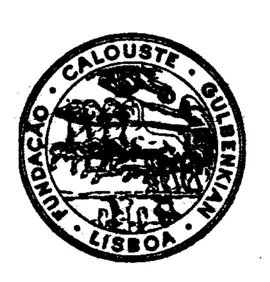
BIBLIOTHEQUE ARMENIENNE DE LA FONDATION CALOUSTE GULBENKIAN

ՀԱՅԿԱԿԱՆ ՄԱՏԵՆԱՇԱՐ ԳԱԼՈՒՍՏ ԿԻՒԼՊԷՆԿԵԱՆ ՀԻՄՆԱՐԿՈՒԹԵԱՆ

NICOLAS ADONTZ

ETUDES ARMENO-BYZANTINES



DISTRIBUTORS

LIVRARIA BERTRAND

LISBONNE — 1965

TABLE DES MATIÈRES

SAMUEL L'ARMÉNIEN ROI DES BULGARES

L'histoire de la lutte héroïque que le fameux Samuel Comitopoulos soutint contre l'empereur Basile II, telle que Cédrénus-Skylitzès nous l'a transmise, prête à la discussion sur plusieurs points importants.

Les savants ont surestimé le chroniqueur byzantin, au préjudice d'autres sources précieuses. L'historien arabe Al-Makin (accessible au monde savant depuis le XVII[e] siècle) (1) n'a pas trouvé beaucoup de crédit, malgré les renseignements précis qu'il apportait. C'est un compilateur du XIII[e] siècle, donc de beaucoup postérieur à Cédrénus; mais nous savons maintenant qu'il avait puisé ses informations dans une source excellente : Yahya ibn Sa'id ibn Yahya al-Antāki (2). Les récits de ce dernier sur la guerre bulgare se présentent comme de vraies révélations, tant par la richesse que par la précision chronologique. Néanmoins, les savants ont continué, avec une confiance excessive, à prendre le parti de Cédrénus dans presque tous les cas où celui-ci se trouve en contradiction avec Yahya.

L'historien arménien Asołik n'a pas été mieux traité :

---

(1) AL-MAKIN (= EL-MACINE), *Historia Saracenica*, trad. latine par THOMAS ERPENIUS, Leyde, 1625; *L'histoire Mahométane de* MACINE, trad. par PIERRE VATTIER, Paris, 1657.

(2) *Extraits de la Chronique de* YAHYA D'ANTIOCHE, par le BARON VICTOR R. ROSEN, dans son ouvrage *L'empereur Basile Bulgaroctone* (en russe), avec un commentaire d'une remarquable érudition, Saint-Pétersbourg, 1883. On trouvera le texte arabe, et une traduction française (par I. KRAČKOVSKY et A. A. VASILIEV), dans la *Patrologia Orientalis*, vol. XVIII, XXIII.

toujours même dédain, même méfiance à l'égard d'un auteur qui est pourtant contemporain de Basile et de Samuel. Asołik a été publié en 1859 (3), mais longtemps avant cette date, Čamčean avait résumé son récit de l'affaire bulgare dans l'*Histoire d'Arménie*, parue presque en même temps que *The decline and fall* de Gibbon.

Nous n'avons pas à nous arrêter ici sur la riche littérature accumulée autour de la question qui nous intéresse. G. Schlumberger a le grand mérite d'en avoir fait usage dans son ouvrage capital (4) où il a utilisé, de façon exhaustive, toute les sources disponibles. Excellent narrateur, il a accueilli avec une égale faveur des matériaux de qualité inégale, sans grand souci d'accorder les contradictions ou les divergences. S'il intervient parfois pour énoncer une critique, c'est toujours en faveur de Cédrénus qu'il se décide, car, selon lui, un auteur originaire d'Antioche, comme Yahya, ne pouvait être aussi bien informé que Cédrénus sur ce qui se passait au front bulgare. D'où vient alors la chronologie impeccable de l'auteur antiochénien ? La précision de la chronologie n'est-elle pas le meilleur critère pour juger un historien ?

L'illustre historien bulgare, le regretté Zlatarski (5), a fait de son mieux pour concilier les discordances et surmonter les difficultés que présentent nos sources, mais il l'a fait avec certaines idées préconçues, et nous ne pouvons partager ses vues sur plusieurs points. L'examen des sources connues, que nous avons contrôlées l'une par l'autre, sans aucun parti pris, nous a conduit à des

(3) ASOŁIK (= STEPANOS DE TARON), *L'histoire universelle*, éd. K. ŠAHNAZARIAN, Paris, 1859; la seconde édition critique, par S. MALXASIANTZ, Saint-Pétersbourg, 1885. Traduit en russe par M. EMIN, Moscou, 1864; en allemand, par H. GELZER et A. BURCKHARDT, Leipzig, 1907; en français, par E. DULAURIER (Ier et IIe livres, édition posthume), 1883, et par F. MACLER (IIIe livre), Paris, 1917.

(4) G. SCHLUMBERGER, *L'épopée byzantine I, Basile II*, Paris, 1900.

(5) В. Н. ЗЛАТАРСКИ, История на Българската държава, I, часть 2. (= *L'histoire de l'Empire bulgare*, t. I, seconde partie.)

résultats différents. Suivons d'abord le cours des événements militaires, avant de passer à la question de l'origine des Comitopoules, pour finir par l'histoire des filles de Samuel.

I

HISTOIRE ET CHRONOLOGIE RECTIFIÉES

Le premier point est de savoir quand les frères Comitopoules firent leur apparition.

D'après Cédrénus, à la mort de l'empereur Romain II, le 15 mars 963, le roi bulgare Pierre, ayant perdu sa femme, renouvelle le traité avec les empereurs, en leur donnant en otages ses deux fils, Boris et Romain. Peu après meurt Pierre, et ses fils sont renvoyés, pour contrecarrer l'ambition des frères Comitopoules (6).

Les empereurs sont Basile et Constantin. Le traité a donc été conclu pendant la courte régence de leur mère, du 15 mars à l'avènement de Nicéphore Phocas, le 16 août 963. Le vrai régent était le fameux *parakimomenos*, Joseph Bringas. C'est lui, l'animateur du traité, qui avait réclamé comme otages les princes bulgares, dont l'un, Romain, fut fait eunuque par son ordre. Nicéphore Phocas, monté sur le trône, chasse Bringas, qui, relégué dans un couvent, meurt deux ans après (7). C'est donc en 963 exactement que Boris et Romain avaient été donnés en otages.

Quant à leur retour, Cédrénus en parle après avoir signalé la mort du roi Pierre, leur père. Aussi Zlatarski croit-il qu'ils avaient été renvoyés pour succéder à Pierre, mort le 29 janvier 969 (8). On peut avancer un peu la date

(6) CÉDRÉNUS, II, p. 347 (éd. Bonn).

(7) CÉDRÉNUS, II, pp. 435 et 351. RUNCIMAN, *A History of the first Bulgarian Empire*, p. 217, fait observer à tort que « when Romanus was captured and when he was castrated are alike unknown ».

(8) ZLATARSKI, *op. cit.*, p. 592 (d'après ИОР. ИВАНОВ, Български старини из Македония, p. 83).

de leur retour. L'an 967, au mois de juin, l'empereur Nicéphore se rend en Thrace, d'où il écrit à Pierre qu'il ne doit pas permettre aux « Turcs » de franchir l'Istros (=Danube) pour dévaster le pays. Pierre lui répond par un refus formel : lorsqu'il fut attaqué par ces Barbares, l'empereur ne lui a pas prêté son concours et maintenant il a fait la paix avec eux et n'a aucun intérêt à se battre pour l'empereur (9). Si ses fils étaient encore, à cette époque, retenus à Constantinople, Pierre aurait parlé, évidemment, avec plus de réserve, afin de ne pas mettre en danger la vie des otages. Il est possible que Nicéphore les ait mis en liberté en 966, après la campagne de Syrie (10).

Quoi qu'il en soit, le retour des princes, soit en 969, soit avant, n'avait aucun rapport avec les frères Comitopoules.

Cédrénus s'est trompé sur ce point. D'ailleurs, il revient plus loin sur son erreur en nous montrant Boris et Romain dressés contre les Russes et non pas contre les Comitopoules.

Nous avons vu qu'en 967 Nicéphore Phocas demanda à Pierre son concours contre les « Turcs ». C'étaient donc les Turcs qui inquiétaient l'empereur et non pas les rebelles bulgares. Pierre le lui refusa de façon si nette qu'on serait fondé à croire qu'il avait conclu non seulement la paix, mais aussi une alliance avec les Turcs, les ennemis de l'Empire. Nicéphore se vit obligé de s'entendre avec les Russes contre les Bulgares et leurs alliés turcs et de les pousser à envahir la Bulgarie. En 968 et 969, les Russes

---

(9) CÉDRÉNUS, II, p. 372. LEO DIACONUS, p. 62. ZONARAS, p. 513.

(10) CÉDRÉNUS, II, p. 361, τὸ δεύτερον ἔτος τῆς αὐτοῦ βασιλείας ἐν μηνὶ Ἰουλίῳ ne correspond pas à ἰνδικτιῶνος ζ'. L'indiction VII, mois de juillet = 964, juillet. Le règne de Nicéphore a commencé le 16 août 963; donc en juillet 964 nous sommes encore dans sa première année et non pas dans la seconde. Le printemps, indiction IX = 966, tombe en sa troisième année, comme l'indique correctement CÉDRÉNUS, pp. 363_8 et 364_1. Le chroniqueur a confondu le début de la campagne, indiction VII = 964, avec la fin, au mois de juillet de la seconde année = 965. (Cf. YAHYA, p. 796, la prise de la ville de Mopsueste, le 13 juillet 965.)

pénétrèrent en Bulgarie, la ravagèrent et se disposèrent à y rester, après avoir fait prisonniers Boris et Romain, le roi Pierre étant déjà mort [11].

D'après Yahya, les Bulgares avaient dévasté les provinces de l'Empire pendant que Nicéphore était occupé en Orient. Il ne mentionne pas les Turcs, mais on voit que les Bulgares étaient soutenus par leurs nouveaux alliés [12]. Selon le même auteur, Nicéphore marcha contre eux, les battit et ensuite conclut alliance avec les Russes et les engagea à attaquer les Bulgares. Les Russes eurent le dessus, prirent la ville de Dorystole (=Ṭ.lsīrā) et s'emparèrent aussi des deux fils de Samuel le roi des Bulgares, qui s'y trouvaient [13].

Tzimiscès, le successeur de Phocas, combattit les envahisseurs russes et les força d'évacuer la Bulgarie. Il trouva parmi les prisonniers le roi Boris, sa femme et ses enfants. Romain n'est pas mentionné, mais il était cependant avec son frère, comme l'atteste Yahya [14]. Boris fut dépouillé de sa dignité royale et élevé au grade de *magistros*.

Or, on ne parle pas des frères Comitopoules dans tous ces événements; on ne les voit agir ni pour, ni contre les princes héritiers. Ils n'étaient évidemment pas encore en scène à cette époque. Le passage en question, de Cédrénus, est démenti par lui-même [15].

---

(11) Cédrénus, II, pp. 372 et 383.

(12) D'après Zonaras, III, pp. 512-513 : Τῶν δὲ Τούρκων, τῶν Οὔγγρων δηλαδή, τὰ Θρακῷα ληϊζομένων.

(13) Yahya = *Patrologia Orientalis*, p. 813. Il faut remarquer que Yahya ne connaît pas le nom de Pierre et le nomme toujours Samuel. Le vrai Samuel s'appelle chez lui Comitopoulos.

(14) Leo Diaconus, p. 78. Cédrénus, II, p. 396. Yahya = *Patrologia Orientalis*, p. 833 : Tzimiscès délivra « les deux fils de Samuel » (sc. Pierre).

(15) Runciman (*op. cit.*, p. 218) tient le passage de Cédrénus pour une interpolation. Mais puisqu'on le retrouve aussi chez Zonaras (III, p. 495), nous croyons qu'il vient d'un malentendu, dû à la confusion avec la seconde libération de Boris et de Romain.

Zlatarski (*op. cit.*, p. 590) a adopté l'erreur de Cédrénus, sans avoir fait attention à sa rectification, et en conséquence, il a ramené l'apparition des Comitopoules à la date de 969, conformément à la théorie de Drinov sur l'existence problématique d'un État indépendant dans la

Les Comitopoules apparaissent, d'après Cédrénus, à la mort de Tzimiscès: τῶν δὲ Βουλγάρων ἅμα τῇ τελευτῇ τοῦ βασιλέως Ἰωάννου ἀποστατησάντων, ἄρχειν αὐτῶν προχειρίζονται τέσσαρες ἀδελφοί, c'est-à-dire, les Bulgares firent défection à la mort de Jean Tzimiscès et les quatre frères s'emparèrent du pouvoir. Il ne restait de la famille royale que Boris et Romain, mais ils étaient retenus à Constantinople. Un peu plus loin, notre chroniqueur écrit : ἐπεὶ συνέβη τὸν βασιλέα Ἰωάννην ἀποθανεῖν, ἐκεῖθεν ἀποδιδράσκουσι καὶ τὴν Βουλγαρίαν φθάσαι ἠπείγοντο (16). L'historien semble se contredire. Si Boris et Romain s'étaient évadés après la mort de Tzimiscès, date de la défection des Bulgares, pourquoi le pouvoir serait-il passé aux quatre frères et non pas aux princes héritiers ? Heureusement, Michel, évêque de Devol, met les choses au point: ἐπεὶ συνέβη τὸν βασιλέα Ἰωάννην ἀποθανεῖν <καὶ τὸν Σκληρὸν ἀποστατῆσαι τοῦ βασιλέως καὶ συγγενοῦς αὐτῶν Βασιλείου εἰς τὰ ἐπὶ Θρᾴκην χωρία ἐξιόντος>, ἐκεῖθεν ἀποδιδράσκονται καὶ τὴν Βουλγαρίαν φθάσαι ἠπείγοντο (17).

Les mots entre crochets sont de la main de l'évêque Michel. Ils précisent la date de la fuite des princes bulgares, en la plaçant non seulement après la mort de Tzimiscès, mais encore après la révolte de Skléros, au moment où l'empereur Basile partit pour la Thrace. La première campagne de Basile contre les Bulgares eut lieu

---

partie occidentale de la Bulgarie. En 973, l'empereur Othon, avec son fils, vint à Quedlinburg et y célébra la Pâque le 23 avril; une délégation bulgare, entre autres, arriva auprès de lui « venerunt ad eos legati Graecorum, Beneventorum, Ungariorum, Bulgariorum, Danorum, Sclavorum cum regiis muneribus ». (PERTZ, *Monumenta Germaniae Historica; Scriptores*, t. III, p. 62). D'après ZLATARSKI, *op. cit.*, p. 641, la délégation bulgare avait pour mission d'informer l'empereur que la Bulgarie occidentale venait de recouvrer son indépendance. Pourtant le texte n'autorise pas une pareille conjecture, toute personnelle. On aurait tort de « solliciter » ce passage, où le « dénombrement » des amis étrangers ne va pas sans quelque exagération rhétorique.

(16) CÉDRÉNUS, II, pp. 434-435.

(17) V. B. PROKIĆ, *Die Zusätze in der Handschrift des Iohannes Skylitzes*, München, 1906.

en 986. C'est donc la date exacte de la fuite de Boris et de Romain.

Nous ne croyons pas à l'évasion des prisonniers. Basile les a relâchés à dessein pour les opposer aux frères Comitopoules et provoquer une guerre intestine en Bulgarie. La vérité ressort du passage de Cédrénus, mal placé ([18]), dont nous avons parlé plus haut, et où il est dit nettement que « les fils de Pierre furent renvoyés, ἐπέμφθησαν ἐφ' ᾧ τῆς πατρῴας ἀντισχέσθαι βασιλείας, καὶ τοὺς Κομητοπούλους ἀπείρξουσι τῆς πρόσω φορᾶς. ». Cela vient d'une seconde source utilisée par notre compilateur, qui, ayant trouvé ce renseignement en désaccord avec sa principale autorité, l'a utilisé maladroitement, dans un contexte où il n'a que faire.

Boris fut tué par un Bulgare qui l'avait pris pour un Grec, mais Romain se sauva et fut accueilli par les siens et proclamé roi, comme nous le verrons, sous le nom de Syméon.

Les frères Comitopoules étaient quatre : David, Moïse, Aaron et Samuel. Un Valaque tua David à l'endroit dit Καλαὶ δρῦς ([19]). Moïse périt pendant le siège de la ville de Serrae, et Aaron fut tué par Samuel à Rametanitzae.

Samuel, devenu seul maître du pays et profitant de ce que l'armée byzantine était occupée par la révolte de Skléros, ravagea « tout l'Occident, non seulement la Thrace, la Macédoine et la région de Thessalonique, mais aussi la Thessalie, l'Hellade et le Péloponèse. Il s'empara de plusieurs forteresses, parmi lesquelles Larissa, la plus importante, dont il transporta les habitants en Bulgarie, où il les fit enrôler dans son armée pour combattre contre Byzance ».

Notre chroniqueur a réuni ici des événements de diffé-

---

(18) CÉDRÉNUS l'a placé inopportunément après la mort de Nicéphore Phocas (CÉDRÉNUS, II, p. 347, Bonn).

(19) Cette localité, située entre Kastoria et Prespa, est identique, à ce qui nous semble, à Κολυδρός (pour Καλοδρύς), dont la garde était confiée à Démétrios Teichonas, d'après MICHEL DE DEVOL, et que PROKIĆ n'a pu identifier.

rentes dates. La campagne bulgare de Basile servira de point de repère pour les préciser. La date de cette campagne est bien fixée : c'est l'an 986 ([20]). On peut ajouter encore un argument en faveur de cette date. En 985, l'empereur avait nommé duc d'Antioche le magistre Léon Mélissène. L'année suivante, il le remplaça par Bardas Phocas, après qu'il l'eut déchargé des fonctions de domestique des scholes. En 376 de l'hégire, le nouveau duc d'Antioche conclut la paix avec Ma'ali-ibn-Hamdān, prince d'Alep ([21]). L'an 376 commence au 13 mai 986. C'est après avoir rétabli la paix en Orient, par le traité conclu, paraît-il, au début de l'an 376 de l'hégire, que Basile tourna ses armes contre les Bulgares : il entra en Bulgarie au mois d'août.

D'après Cédrénus, l'empereur passa παρὰ τῇ Ῥοδόπῃ καὶ τῷ ποταμῷ Ἕβρῳ, laissa le magistre Léon Mélissène derrière lui pour surveiller le défilé, se dirigea lui-même vers la ville de Triaditza, l'ancienne Sardica (la Sofia d'aujourd'hui) par les vallons et les forêts, et campa à l'endroit dit Stoponion. Samuel avait occupé les montagnes environnantes et, n'osant descendre dans la plaine, cherchait à tendre un piège à l'empereur. Basile se préparait à aller assiéger Triaditza, lorsqu'il apprit de Kontostéphane que Léon Mélissène avait déserté son poste et pris le chemin de la capitale pour s'y faire couronner. L'empereur, inquiet de cette nouvelle, se replia en hâte vers Philippopolis. Samuel profita de la retraite désordonnée de l'armée impériale pour fondre sur elle; il la tailla en pièces et s'empara du camp de l'empereur et de ses bagages.

([20]) On a enfin abandonné la date de 981 pour donner raison à AL-MAKIN, YAHYA et ASOŁIK, qui donnent la vraie date. VASILEVSKIJ est arrivé à la même date (986) en raison d'un passage du STRATÉGIKON (*Journal du Ministère de l'Instruction publique* [russe], 1881, juillet, pp. 122-125).

S. RUNCIMAN a reconnu la vraie date dans son ouvrage *A History of the first Bulgarian Empire*, 1930, p. 224, mais il a gardé l'ancienne date, sans doute par mégarde, dans *Byzantine civilisation*, 1933, p. 49.

([21]) YAHYA (= V. ROSEN, *L'empereur Basile Bulgaroctone* [russe]), p. 20.

Arrivé à Philippopolis, l'empereur trouva Mélissène à son poste, qu'il gardait fidèlement.Le calomniateur fut puni, mais la campagne était perdue. Cela se passait le 17 août 986.

Ce récit est fort tendancieux. L'incident de Kontostephanos est inventé pour ménager l'amour-propre de l'empereur, battu par Samuel. Déjà Hilferding ([22]) avait douté de cette histoire. On a dissimulé, pour la même raison, l'échec de Basile devant Triaditza. En conséquence, on a déformé l'itinéraire de la campagne en faisant croire que l'empereur n'a pas atteint Triaditza, mais s'est arrêté à Stoponion et qu'il y était arrivé de Philippopolis. Cela n'est pas exact. Nous savons que Léon Mélissène était posté à Serrae et non pas sur la route de Philippopolis. On dit que Moïse avait été tué par une pierre lancée de la ville de Serrae pendant qu'il en faisait le siège : Μωυσῆς δὲ τὰς Σέρρας πολιορκῶν λίθῳ ἀπὸ τοῦ τείχους βληθεὶς ἐτελεύτησε. Michel de Devol est plus exact : Moïse, tombé de cheval, est égorgé par un des soldats du général Léon Mélissène : συμπεσόντος αὐτῷ τοῦ ἵππου ὑπό τινος τῶν ὑπὸ τὸν δοῦκα Μελισσηνὸν ἀποσφάττεται([23]). Léon Mélissène avait été rappelé d'Antioche pour prendre part à la campagne bulgare, et c'est à cette occasion qu'il se trouvait à Serrae en 986; l'année suivante, il était déjà en Asie Mineure, à l'occasion de la révolte de Phocas. Léon le Diacre distingue le chemin de départ de l'empereur de celui de sa retraite, sans les préciser ([24]). Cédrénus a raison de dire que l'empereur retourna par Philippopolis, mais il a tort de le faire partir par le même chemin. Il est probable que la route qu'il suivit passait par la région de la Mesta ou de la Struma ([25]).

([22]) A. HILFERDING, *Histoire des Serbes et des Bulgares; Œuvres*, I, p. 208 (en russe). Voir ROSEN, *op. cit.*, p. 172.

([23]) CÉDRÉNUS, II, p. 455 = PROKIĆ, *Die Zusätze*, p. 8.

([24]) LEO DIACONUS, p. 171, éd. Bonn.

([25]) CÉDRÉNUS, II, p. 436, dit que l'empereur entra en Bulgarie « par la région proche du Rhodope et de l'Hèbre », et qu'il arriva à Stoponion par τὰ μεταξὺ Τριαδίτζης στενὰ καὶ λόχμας. Ce dernier mot désigne l'endroit que Léon le Diacre appelle λόχμη, « à une journée de marche de

Un fait est hors de doute : Moïse a été tué sous les murs de Serrae en 986. L'assassinat d'Aaron est postérieur à cette année, car il a participé à la guerre et à la poursuite de l'armée impériale qui fuyait en désordre : ὁ δὲ Σαμουὴλ καὶ Ἀαρὼν σὺν τῷ Ῥωμανῷ τὴν ἀσύντακτον ἀναχώρησιν φυγὴν ὡς εἶναι ὑποτοπάσαντες ἐπιπεσόντες... ([26]). Il a été assassiné le 14 juillet à Rametanitza, mais on ne sait pas en quelle année. L'historien arménien Asołik peut être utilement consulté pour jeter quelque lumière sur ce sombre drame.

La défaite de Basile eut de graves répercussions en Orient. Le prisonnier de Bagdad, Bardas Skléros, accourut à Mélitène. Il y était déjà en février 987. En avril de la même année, Basile réintégra le duc d'Antioche, Bardas Phocas, dans son ancien poste de domestique des scholes et l'envoya combattre le rebelle. Mais, peu après, le 14 septembre ([27]), le domestique tourna lui-même ses armes contre l'empereur. La couronne impériale était en danger. Il fallait à tout prix en finir avec les Bulgares. C'est donc dans cette conjoncture que Basile chargea l'évêque de Sébaste d'aller en Bulgarie pour solliciter la paix. Les Bulgares auraient demandé, en échange, la main de la sœur de l'empereur. L'évêque consentit, mais il leur envoya, au lieu de la princesse, une de ses servantes qui lui ressemblait. Les Bulgares découvrirent l'imposture et la négociation échoua.

Il y a toute raison de reconnaître dans l'envoyé de l'empereur, Théodore, évêque de Sébaste, celui qui a écrit l'histoire du règne de Basile, selon le témoignage de Skylitzès. Il semble que l'évêque ait gagné Aaron par la

---

Triaditza », donc à 30-35 km., tandis que Stoponion se place à 50 km. de la même ville, près du village Ichtiman (ZLATARSKI, *op cit.*, p. 670). Donc la λόχμη se trouvait entre Triaditza (= Sofia) et Stoponion, et non pas entre Stoponion et Philippopolis (Plovdiv). L'empereur y est arrivé venant de Triaditza, et non pas de Philippopolis.

([26]) MICHEL DE DEVOL, chez PROKIĆ, *Die Zusätze*, croit à tort qu'il s'agit du fils d'Aaron.

([27]) YAHYA (= ROSEN), p. 22, et non pas le 15 août, comme chez CÉDRÉNUS, II, p. 438.

perspective séduisante d'une alliance avec la maison impériale, ou bien, qu'il ait promis de le faire monter sur le trône bulgare. D'une façon ou d'une autre, l'évêque aurait réussi à brouiller Aaron avec Samuel, ce qui entraîna l'assassinat d'Aaron, soit le 14 juillet 987, si la mission de l'évêque eut lieu après la révolte de Skléros; soit en 988, si elle suivit celle de Phocas. Après l'échec auprès des Bulgares, Basile fit appel aux Russes, dont il reçut secours en donnant sa sœur en mariage au prince Vladimir ([28]).

De toute façon, il est certain que Moïse fut tué en 986 et Aaron en 987 ou 988. Les savants plaçaient leur mort en 976, en se basant sur le passage cité plus haut de Cédrénus, où il est dit que Samuel, devenu μόναρχος, seul maître de la Bulgarie, et ayant profité des troubles de Skléros, infesta « tout l'Occident: Thrace, Macédoine, Thessalonique, Thessalie, Hellade et Péloponèse, et prit, entre autres forteresses, Larissa ».

On a admis qu'il s'agissait de la première révolte de Skléros (976-979) et l'on en a conclu que les frères de Samuel étaient morts en 976 et que Samuel, resté μόναρχος, avait fait des incursions dans les pays énumérés pendant les années 976-979. Pourtant, Larissa a été enlevée à Nicolitzès en 986, suivant l'indication du *Strategikon*; l'expé-

---

([28]) ASOŁIK, III, ch. 23. Nous ne comprenons pas pourquoi les savants ont été si unanimes à repousser le récit de l'historien arménien : le russe Vladimir, « un Scythe », un païen, n'était pas plus digne d'une princesse byzantine qu'un prince bulgare chrétien, le secours russe, au surplus, étant problématique, mais le danger bulgare bien réel. Certes, le récit a quelques détails légendaires, comme le supplice de l'évêque, qu'on aurait brûlé vivant. C'est une invention, inspirée par la haine que les Arméniens éprouvaient envers ce prélat. Ils l'accusaient de la mort violente du prêtre arménien Gabriel de Sébaste. On lui reprochait d'avoir converti deux évêques arméniens, Sion de Sébaste et Jean de Larissa. Par un excès de zèle, il s'était attaqué à l'Église arménienne, dans la lettre injurieuse adressée au catholicos Xačik. La réponse de Xačik se trouve chez ASOŁIK, III, ch. 21. Les Byzantins n'ont-ils pas inventé que Basile a crevé les yeux aux quinze mille prisonniers bulgares ? C'est aussi une inspiration de la haine. Rejetons le détail légendaire chez ASOŁIK, mais gardons le fond historique du récit, la mission de l'évêque de Sébaste auprès des Bulgares.

dition de Samuel vers l'Hellade et le Péloponèse, à travers la Thessalie, eut lieu en 998, à l'époque où Nicéphore Ouranos le rejoignit sur le bord du Spercheios, le battit et le rejeta dans ses frontières. Enfin, Thessalonique et « l'Occident » ont été dévastés par Samuel pendant la révolte de Nicéphore Phocas (987-989). Voici ce que dit Yahya : « Pendant que Basile était occupé par la révolte de *Phocas*, les Bulgares profitèrent de l'occasion pour se livrer à plusieurs expéditions contre les Grecs, pour dévaster les pays jusqu'à Salonique et faire des incursions dans les provinces grecques en *Occident* » ([29]).

Si nous ne voulons pas accuser Cédrénus de contradiction ou de faux renseignement, il faut admettre qu'il veut parler, dans le passage en question, de la seconde révolte de Skléros, en coïncidence avec celle de Bardas Phocas (987-989), et que Samuel, devenu μόναρχος depuis l'assassinat d'Aaron, le 14 juillet 987, a exécuté des opérations militaires dans les contrées mentionnées au cours de la révolte des deux généraux. Cédrénus anticipe même sur les événements qui eurent lieu en 998.

Il n'y peut être question de la première révolte de Skléros, pour la raison que les Comitopoules n'étaient pas encore, à cette époque, en scène. Ils font leur première apparition sous le gouvernement de Kekauménos, le stratège de Larissa et d'Hellade (980-983) ([30]).

([29]) YAHYA = ROSEN, *op. cit.*, p. 27.

([30]) ZLATARSKI, *op. cit.*, pp. 646 et suiv., a fait de grands efforts pour prouver que Kekauménos a gouverné de 976 à 979, et Nicolitzès de 980 à 983. En conséquence, Larissa serait prise en 983. Samuel aurait attaqué la Thessalie et Moïse aurait assiégé Serrae au cours des années 976-979.

L'erreur de l'illustre historien bulgare tient à ce qu'il a confondu Nicolitzès, le successeur de Kekauménos, avec un autre Nicolitzès qui avait précédé Kekauménos au même poste de Larissa.

Il faut distinguer trois Nicolitzès : l'un est contemporain de l'auteur de *Stratégikon* et était vivant sous Romain Diogène et après; l'autre, le père de celui-ci, et stratège de Larissa de 983 à 986, qui passa à l'empereur, le trahit deux fois et périt vers 1018; un troisième Nicolitzès était stratège de Larissa et d'Hellade depuis le règne de Romain II (959-963) jusqu'à l'an 980. En la quatrième année de son règne, donc en 980, Basile

L'empereur Basile était occupé en Syrie de 980 à 986 et, après sa défaite sur le front bulgare, il eut à faire face aux troubles soulevés par Skléros et Phocas. En 989, Phocas fut tué et Skléros mit bas les armes. Le dernier partisan de Phocas, Čordwanel, fut écrasé par Jean Portez à Bagarič, dans le Derǰan, en 990 ([31]). Basile punit aussi les alliés de Phocas, le curopalate de Tayk' David et les princes de Chaldia, les fils de Bagrat. Le même général Jean Portez tua l'un des fils de Bagrat et chassa l'autre.

---

adressa une lettre à Nicolitzès au sujet du prince franc Pierre, où il dit : ἀπὸ τοῦ μακαρίτου μου πατρὸς ἔχεις τοῦτο (son poste) διὰ χρυσοβούλλου (*Stratégikon*, § 244). Dans le même paragraphe, l'auteur du traité atteste que ce Nikolitzès τὴν ἐξουσίαν ταύτην εἶχεν ἀδιάδοχον διὰ χρυσοβούλλου. ZLATARSKI a laissé échapper le fait que Nicolitzès avait été nommé à vie au poste de stratège de Larissa et d'Hellade, et comme il le tenait encore en 980, il est tout à fait évident que Kekauménos n'aurait pu être son prédécesseur pour les années 976-979.

ZLATARSKI a raison de penser que le stratège qui a succédé à Kekauménos et qui a livré Larissa à Samuel n'était autre que Nicolitzès, mais c'est un autre Nicolitzès, peut-être le fils du premier, et certainement le père du dernier ou du troisième Nicolitzès. L'auteur du *Stratégikon* ne donne pas son nom, mais il résulte du paragraphe 168 qu'il s'agit notamment de Nicolitzès, car il prévient son fils qu'il lui arrivera, s'il ne suit pas son conseil, ce qui est arrivé aux parents de Nicolitzès, son contemporain (§ 168), et puis il raconte comment Kekauménos avait su maintenir Larissa contre les attaques de Samuel (§ 169), tandis que son successeur s'était obligé, au bout de trois ans, de la céder à Samuel (§ 170). Ce successeur s'identifie donc avec οἱ γονεῖς τοῦ Νικουλίτζα εἰς Λάρισσαν (§ 168).

Larissa a été prise en 986; donc Nicolitzès a gouverné de 983 à 986, et son prédécesseur, Kekauménos, de 980 à 983, après la mort du premier Nicolitzès, survenue, comme il est à déduire, en 980. De cette façon, les données du *Stratégikon* confirment la date de la prise de Larissa en 986, et sont confirmées par elle.

ZLATARSKI a voulu encore utiliser, au profit de sa thèse, un passage d'AL-MAKIN, où il est dit qu'en 376 de l'hégire, les deux fils de Samuel (sc. Pierre) s'enfuirent et que cette année était la huitième de leur réclusion. Si l'an 376=986 était la huitième, donc ils furent emprisonnés en 978, ce qui est absurde. ZLATARSKI croit que le passage est altéré, et que l'historien veut dire qu'ils avaient été retenus huit ans, c'est-à-dire qu'ils s'étaient évadés en (972+8=) 980. La conjecture est arbitraire et en contradiction avec la date exacte indiquée par AL-MAKIN, 376 de l'hégire = 986.

AL-MAKIN, qui copie YAHYA, semble avoir confondu la fuite des princes avec celle de Skléros, qui s'évada de Bagdad après *huit ans* de réclusion.

([31]) ASOŁIK, III, ch. 27.

David demanda sa grâce et s'engagea à laisser, après sa mort, ses états à Basile (32).

Désormais débarrassé de tout souci en Orient, l'empereur pouvait penser à sa revanche en Occident. Au début de 991, il marcha contre la Bulgarie (33). La guerre dura quatre ans, donc jusqu'au début de 995. En avril 995, on trouve l'empereur déjà à Antioche. Le résultat essentiel de la campagne se ramène, d'après Yahya, à la capture du roi bulgare, qui fut écroué à la prison d'où il s'était évadé. Le prince Romain avait donc été proclamé roi de Bulgarie en 986. Cédrénus s'est gardé de signaler cet événement, mais il l'a avoué indirectement en notant que Romain avait changé son nom en celui de Syméon. Cela veut dire qu'il a régné sous le nom de son grand-père.

Le chroniqueur byzantin est muet sur la durée de la campagne; il ne sait pas que la ville de Berrhoea a été prise, comme nous l'apprend Asołik (ou prise et ruinée, au dire de Yahya, parce que l'empereur n'avait pas l'espoir de pouvoir la conserver). Cédrénus se borne à remarquer que l'empereur ἔξεισιν οὖν εἰς τἀπὶ Θρᾴκης καὶ Μακεδονίας χωρία, ensuite gagna Thessalonique, y laissa le magistre Grégoire Taronite pour repousser les incursions de Samuel, et rentra dans sa capitale (34).

Le laconisme du chroniqueur prouve que le succès de la campagne ne fut pas grand : il restait encore à réparer la défaite de 986.

De retour de Bulgarie, Basile se rendit, d'après Cédrénus, en Ibérie. Le curopalate David venait de mourir et il avait légué ses domaines à l'empereur. Arrivé en Ibérie, Basile entre en possession de l'héritage de David et engage Georges, le roi de l'Ibérie intérieure, à se contenter de ce qu'il possédait, sans prétendre aux biens d'autrui. L'affaire

---

(32) YAHYA = ROSEN, p. 27.

(33) YAHYA = ROSEN, p. 28. Skléros mourut le 6 mars 991, quelques jours après l'ouverture de la campagne.

(34) CÉDRÉNUS, II, p. 447. ASOŁIK, III, ch. 33, mentionne aussi Grégoire, et avec lui Sahak de Hanjit (Anzitène).

arrangée, l'empereur prit comme otage le fils de Georges et partit en Phénicie, ayant avec lui quelques princes ibériens, dont les principaux étaient Pakourianos et deux frères, Pheudatos et Phersès. Les émirs de Tripoli, de Damas, de Tyr et de Béryte (=Beyrouth) s'étaient soulevés contre le duc d'Antioche, avaient tué le patrice Damianos et troublé la paix. L'empereur les réduisit et, accompagné des otages, retourna à la capitale ([35]).

C'est un exposé comportant un pêle-mêle d'événements de différentes époques qui s'échelonnent de **990** à **1022**. David avait légué ses états en **990**; il est mort en avril **1000** (et non pas en **1001**); l'empereur est venu déclarer ses droits la même année, en juillet, et il est venu de Phénicie et non pas de Constantinople. Damianos Dalassène a été tué le **19** juillet **998**; donc les hostilités des émirs de Syrie ont précédé et non pas suivi le séjour de l'empereur en Ibérie. Pakourianos se trouvait encore auprès de David en **998**, car, le **17** avril de la même année, on le voit se battre contre un dynaste musulman près de Xlat' (=Axlath). Phersès commandait, le **18** octobre **998**, les troupes de David Curopalate près de Melazgerd, contre le prince d'Atropatène, Mamlān. Basile a pris Pakourianos et les frères Phersès et Pheudat au moment de la liquidation de l'affaire du Curopalate, en **1000**. Le fils de Georges a été donné en otage en **1022**, après la bataille du **11** septembre, près de Salǩora. Le roi Georges fut mêlé à la révolte de Bardas Phocas et à celle de Nicéphore Xiphias, en **1022**.

Le passage est instructif; il illustre la manière, propre à Cédrénus, d'entasser des événements divers sans observer l'ordre chronologique.

Afin de reconstituer l'ordre exact des événements, il faut recourir à Yahya.

Basile quitta le front bulgare au début de **995** pour celui de Syrie. Une lutte acharnée se livrait entre le prince

---

([35]) CÉDRÉNUS, II, pp. 447-448.

Hamdanide et le gouverneur de Damas, qui relevait du calife d'Égypte. Sur l'ordre de ce dernier, Banǧūtekin tenait à enlever la ville d'Alep au prince Hamdanide Abu'l-Ma'āli. Le duc d'Antioche, le magistre Michel al-Burǧi = Bourtzès, intervint en faveur du prince Hamdanide. L'empereur envoya à son aide le magistre Léon Mélissène. Les deux généraux livrèrent bataille à Banǧū, à Arwāǧ sur les bords de l'Oronte, mais subirent une défaite et le neveu de Michel al-Burǧi tomba entre les mains de l'ennemi avec deux mille cavaliers ([36]). Cela se passait le 15 septembre 994. Le vainqueur mit le siège devant la ville d'Alep. Hamdanide s'adressa à l'empereur, qui arriva sur-le-champ et l'obligea à lever le siège de la ville. Banǧū se retira à Kinnasrin. Basile, mécontent de Michel Bourtzès, le destitua de son poste et nomma Damianos Dalassène pour le remplacer. Ensuite, il prit le chemin de la capitale; il y était déjà dès avant le 12 avril 996, car à cette date il sacra le magistre Sisinios patriarche de Constantinople. La campagne dura donc un an, du mois d'avril 995 au mois d'avril 996 ([37]).

Rentré dans sa capitale, Basile, sans perdre de temps, reprit l'affaire bulgare. Ayant appris que Samuel avait attaqué, en son absence, le duc de Thessalonique, le magistre Grégoire Taronite, l'avait tué et avait emprisonné

([36]) La première rencontre armée de Michel Bourtzès avec Banǧu eut lieu en 382 de l'hégire = 992, près d'Apamée. Banǧu assiégea le château d'Imm, domaine de Bourtzès, et le prit (YAHYA, pp. 29-30). Kamāl-al-Din raconte la même chose, en ajoutant que le château d'Imm fut assiégé parce que le neveu (= fils de la sœur) de Bourtzès s'y était réfugié (chez YAHYA = ROSEN, p. 249). D'après ASOŁIK (III, ch. 35), Romain Skléros en vint aux mains avec l'armée du khalife d'Égypte avant la bataille de l'an 994, et Skléros, battu, se retira dans la montagne. Il s'agit évidemment du château d'Imm qui est situé dans la montagne près d'Antioche. Il en résulte que le neveu de Bourtzès était Romain Skléros. Donc, le fameux Bardas Skléros, le père de Romain, était le mari de la sœur de Bourtzès. Cela explique mieux l'adhésion de Bourtzès à la révolte de Skléros, en 976.

([37]) YAHYA, *op. cit.*, pp. 29-33. CÉDRÉNUS, II, pp. 448-449, donne, pour l'intronisation de Sisinios, l'an du monde 6503, indiction VIII = 995, ce qui est erroné.

son fils Ašot; l'empereur expédia contre lui le magistre Ouranos comme πάσης δύσεως ἄρχων, c'est-à-dire domestique des scholes, ainsi que l'appelle Yahya (38). Avant Ouranos, c'est le patrice Jean Chalde qui avait été nommé au poste de Grégoire, après sa mort; lui aussi étant tombé aux mains de Samuel, Nicéphore Ouranos lui succéda. En effet, une des additions de Michel de Devol nous apprend que Samuel τὸν δοῦκα Θεσσαλονίκης Ἰωάννην πατρίκιον τὸν Χάλδον ἐζώγρησεν (39). Cédrénus, qui a omis de noter sa nomination à Thessalonique, relate que le patrice Jean de Chaldiā recouvra la liberté en 1018, après 22 ans de prison chez Samuel; autant dire qu'il avait été emprisonné en 996.

---

(38) CÉDRÉNUS, II, p. 449. YAHYA = ROSEN, p. 34. Le titre *al-k.t.l.s.* que lui donne YAHYA est, comme nous l'avons expliqué ailleurs, nous basant sur l'indication d'ASOŁIK, la déformation de κανίκλειον.

(39) B. PROKIĆ, *Die Zusätze*, § 119, en considérant que la note concernant Jean Chalde est marquée à la fin des faits placés sous l'indiction XV = 1001-1002, a cru qu'elle n'appartient pas à l'évêque Michel, mais qu'elle est une glose d'une autre origine.

ZLATARSKI, *op. cit.*, p. 726, s'est refusé à adhérer à cet avis, et avec raison; mais lui-même a commis une erreur en admettant que CÉDRÉNUS a confondu l'emprisonnement d'Ašot, en 996, avec celui de Jean Chalde, qui eut lieu, d'après lui, en 1004.

Les deux savants ont oublié que le patrice Jean Chalde est le même que le patrice Žan, dit Portež d'ASOŁIK, et le patrice Gākrūs de YAHYA. C'est Žan (= Jean) qui tua le partisan de Phocas, le magistre Čordwanel, en 990. D'après YAHYA, p. 27, Ğākrūs marcha, sur l'ordre de Basile, contre le curopalate David et les deux fils du seigneur de Chaldia Bagrat, dont l'un fut tué et l'autre chassé. Nous savons par une autre source que les fils de Bagrat s'appelaient Tzourbanel (= Cordvanel) et Bagrat (JEAN LAZAROPOULOS, dans Сборникъ источниковъ по исторіи Трапезундской имперіи изд. А. Пападопуло - Керамевсъ, СПБ. 1897, p. 82).

L'identité de Žan, de Ğākrūs et de Jean Chalde est donc évidente.

Or ASOŁIK (III, ch. 34), après avoir raconté l'histoire de Grégoire et d'Ašot, ajoute que l'empereur Basile rappela Zan de l'Orient et l'envoya en Macédoine contre les Bulgares, où Žan se distingua dans plusieurs combats, mais ensuite subit une défaite et, tombé entre les mains de l'ennemi, fut enfermé dans un château fort comme Ašot et Sahak. Ce récit laisse entendre que la nomination du patrice Žan = Jean Chalde a suivi la perte de Samuel, et donc son emprisonnement se rapporte vraiment à l'an 996.

La nomination de Nicéphore Ouranos doit être placée en 997.

Samuel, encouragé par ses victoires sur Grégoire Taronite et Jean Chalde, fit irruption en Thessalie et poussa ses ravages jusqu'en Béotie, en Attique, et même dans le Péloponèse, par l'isthme de Corinthe. Le domestique Ouranos se lança à la poursuite de Samuel, accourut en Thessalie, laissa ses bagages à Larissa, arriva à la plaine de Pharsale. franchit le fleuve Apidanos et campa au bord du fleuve Spercheios. Samuel se trouvait sur l'autre rive et se croyait en sécurité à l'abri du fleuve grossi par les pluies, qui rendait le passage impossible. Le général byzantin réussit pourtant à traverser le fleuve à gué et fondit sur l'ennemi pendant qu'il dormait, sans rien soupçonner. Samuel essuya une terrible défaite, se sauva avec son fils Romain dans les montagnes d'Étolie et gagna, par la montagne du Pinde, les frontières de son pays. Le vainqueur, chargé de butin, revint à Thessalonique avec les prisonniers libérés (40).

D'après Yahya, Ouranos envoya à Constantinople mille têtes coupées et douze mille prisonniers. Le Comitopoule (= Samuel) perdit courage et se montrait prêt à mettre bas les armes et à demander grâce à l'empereur, lorsqu'il fut averti de la mort du roi bulgare, retenu à Constantinople. Le Comitopoule se déclara alors roi et décida de continuer la résistance. Le magistre Nicéphore Ouranos marcha de nouveau, sur l'ordre de Basile, contre le Comitopoule. Il pénétra à l'intérieur du pays sans rencontrer aucune résistance; il y resta trois mois, mit tout à feu et à sang et regagna Constantinople (40).

Ouranos demeura à Thessalonique comme domestique des scholes pour l'Occident jusqu'en 999, lorsqu'il partit avec l'empereur en Syrie et revêtit la même année la charge de duc d'Antioche. Cédrénus sait que τὸν μάγιστρον

(40) CÉDRÉNUS, II, pp. 449-450.

(41) YAHYA = ROSEN, p. 34.

Νικηφόρον τὸν Οὐρανὸν ὁ βασιλεὺς ἄρχοντα Ἀντιοχείας ἐκπέμπει, mais il le mentionne erronément parmi les faits réunis sous l'année suivant l'indiction XIII, donc 1000-1001 (42).

Les événements survenus après la bataille du Spercheios, qui eut lieu, à en juger d'après la crue du fleuve, en automne 997 ou au printemps 998, présentent dans l'exposé de Cédrénus toute une série d'anachronismes qu'il faut corriger.

Cédrénus raconte d'abord l'histoire du mariage de la fille de Samuel avec le prisonnier Ašot, la fuite de celui-ci avec sa femme à Constantinople, suivie de celle de Chrysélios, le dynaste de Dyrrachium. Ensuite, nous apprenons qu'un notable de Thessalonique, le magistre Paul Bobos et le protospathaire Malakénos (43), réputé pour son éloquence, soupçonnés de sympathies pour les Bulgares, furent, le premier exilé en Thrace et le second amené à Constantinople. En même temps, certains citoyens d'Andrinople, occupant des postes importants dans l'administration, passèrent, pour la même raison, à l'ennemi (par exemple, Vatatzès, avec toute sa famille, et Basile Glabas. Le fils de ce dernier fut arrêté par l'empereur et relâché au bout de trois ans).

Le mariage d'Ašot et surtout la désertion des fonctionnaires byzantins sont à rattacher à une époque prospère pour Samuel, donc antérieure à sa défaite du Spercheios, qui ternit sa réputation, tandis que la fuite d'Ašot est postérieure à cette même bataille. Lupus protospathaire la place en 1005. Nous reviendrons sur cette question.

Cédrénus, continuant son récit, dit que Basile fit une

---

(42) YAHYA = ROSEN, p. 41. CÉDRÉNUS, II, p. 454.

(43) C'est le même Μαλακινός, dont il est question dans la *Vie de Nicon Métanoïte*, où il est dit qu'il διεβλήθη ὑπό τινων κακοθελῶν ἀνδρῶν. Le texte de la vie de Nicon a été publié par S. LAMPROS dans Νέος Ἑλληνομνήμων, *t. III, 1906. Le passage en question est cité chez* ZLATARSKI, *op. cit.*, p. 846.

Nous aurons une autre occasion de revenir sur la personnalité de Malakénos et sur l'accusation portée contre lui.

incursion en Bulgarie via Philippopolis dont il confia la garde au patrice Théodorakan, ruina quelques forts près de Triaditza et revint à Mosynopolis.

L'an du monde 6508, indiction XIII (=999 septembre-1000 septembre), Théodorakan, accompagné du protospathaire Nicéphore Xiphias, marcha, sur l'ordre de l'empereur, contre les forts bulgares au delà du mont Hémus, prit le grand et le petit Preslav et Pliska, et retourna sans aucune perte.

Ces incursions sont sujettes à caution, du moins quant à leur date. Dès le début de 999 jusqu'à la fin de 1000, Basile était en Orient. L'empereur aurait encore pu passer à Philippopolis avant son départ pour l'Orient, disons en 998; mais il est peu probable qu'il ait envoyé de la lointaine Ibérie cet ordre militaire, lui qui n'aimait pas de laisser l'initiative à ses généraux, d'autant plus que rien ne nécessitait un ordre urgent pour le front danubien, les forces de Samuel étant concentrées dans la région d'Ochrida.

L'année suivante, donc en 1000-1001, Basile marcha en personne par Thessalonique contre les Bulgares. Le commandant de Berrhoea, Dobromir, lui remit la ville en échange du titre d'anthypate; celui de Serbia, Nicolas ou Nicolitzès, résiste, mais l'empereur la prend quand même, fait prisonnier Nicolitzès et rentre à Constantinople avec Nicolitzès, qu'il honore du titre de patrice. Nicolitzès s'évade et tente, avec Samuel, de reconquérir Serbia. L'empereur apparaît de nouveau devant la ville, s'empare du fugitif, le met aux fers et l'envoie à Constantinople.

Basile passe de Serbia en Thessalie, restaure les forts ruinés, reprend ceux que Samuel avait enlevés, transporte les habitants bulgares à Boléron et part pour Bodéna, un château-fort situé sur un rocher escarpé près du marais d'Ostrov. Bodéna est prise d'assaut et les habitants sont déportés à Boléron.

L'empereur revient à Thessalonique. Le chef de Bodéna,

Draxanos, demande à s'installer à Thessalonique. Il épouse la fille τοῦ πρώτου τῶν πριβαταρίων de l'église de Saint-Démétrius ([44]). Mais cela n'empêche qu'il trahit trois fois et passa à Samuel; on lui pardonna deux fois, mais la troisième fois, on l'empala.

Ensuite, Cédrénus passe aux affaires de Syrie. Les Noumérites et Ataphites ayant fait irruption dans la Coelésyrie, l'empereur envoya le magistre Nicéphore Ouranos à Antioche comme duc, et nomma à sa place, à Thessalonique, le patrice David Arianite. Le protospathaire Nicéphore Xiphias remplace le patrice Théodorakan à Philippopolis. Ouranos eut deux ou trois rencontres avec le général arabe Κιστρινίτης, et finit par rétablir la paix ([45]).

Ici aussi, Cédrénus a réuni sous une même date des événements qui ont duré plus longtemps ou qui se rapportent à une autre date. Pour la double fuite de Nicolitzès et surtout pour la triple trahison de Draxanos, il faut admettre une période longue de plus d'une année. Lors de sa dernière fuite, Draxanos était déjà père de quatre enfants; donc sa dernière aventure doit être placée au plus tôt en l'an 1005.

Ensuite, Nicéphore Ouranos avait été nommé à Antioche, comme nous l'avons vu, en 999, et non pas en 1000-1001. L affaire des Noumérites et des Ataphites concerne les années 1004-1007.

D'après Yahya, en 395 de l'hégire (=18 octobre 1004-7 octobre 1005), une certain al-Asfar, homme fanatique et séditieux, provoqua du désordre dans la région d'Alep, en appelant la population musulmane à la guerre sainte contre Byzance. Les premiers succès qu'il eut dans quelques villes l'encouragèrent à marcher contre Antioche,

---

([44]) Ces mots, qui paraissaient énigmatiques aux anciens commentateurs et lexicographes, signifient « le chef du personnel hospitalier de l'église de Saint-Démétrius ». Les πριβατάριοι, sont comparables aux anciens παραβαλανεῖς; car πριβᾶτον signifie « bain »; cf. le *privatarius balneator* de l'Édit de Dioclétien. Cf. *Byzantion*, XIII, pp. 283-285.

([45]) CÉDRÉNUS, II, pp. 452-454.

mais, battu par un stratège, il s'enfuit à Saruğ, près d'Edesse. Le magistre Ouranos franchit l'Euphrate et assiégea la ville où s'était enfermé le rebelle. Celui-ci réussit à se sauver, mais sa femme tomba entre les mains d'Ouranos. Les tribus de Numaïr et de Kilāb se réunirent sous le commandement de l'émir de la ville de Saruğ, Vatab ibn Ğafar, contre Ouranos, qui les battit et réclama l'extradition d'al Asfar. Vatab ibn Ğafar la lui refusa et l'on fut d'accord pour livrer le rebelle à l'émir d'Alep, Lulu, en 397, au mois de šaʿbān (= 22 avril-20 mai 1007) ([46]).

Les Νουμερῖται de Cédrénus sont donc les *banū Numairi*. Quant aux 'Αταφῖται, le baron Rosen les a identifiés aux *banu Kilāb*, sans pouvoir expliquer l'origine du nom. A notre avis, 'Αταφ-ῖται cache le nom de Vatab et signifie donc les gens de Vatab ([47]); la tribu de Kilāb a été appelée ainsi, soit que Vatab fût son chef tribal, soit parce qu'il la commandait contre Ouranos. Vatab, ayant donné son nom à la tribu, apparaît lui-même sous l'appellation de Κιστρινίτης. Cet étrange nom, resté énigmatique, ne veut rien dire d'autre que « l'homme de Kinnesrin », ville connue dans la région d'Alep, où les troubles s'étaient déroulés et d'où Vatab était peut-être originaire.

Poursuivons le récit de notre chroniqueur. L'indiction XV (=1001-1002), Basile marche contre la ville de Bidyna et, après un siège de huit mois, il s'en empare. Pendant ce temps, Samuel fait un raid hardi, pousse jusqu'à Andrinople, attaque la ville le jour de l'Assomption et revient chargé de butin. Basile fortifie Bidyna et rentre dans la capitale sain et sauf. Sur son passage, il ruine de fortes places bulgares et, arrivé près de la ville de Skopiae, il apprend que Samuel campe sur l'autre rive du fleuve Vardar-'Αξιός. Profitant de l'incurie de Samuel, qui se sen-

---

([46]) YAHYA = ROSEN, pp. 43-44.

([47]) Le -V- initial est tombé, comme dans 'Ασπουρακάν pour l'arménien Vaspourakan.

tait en sûreté à cause de la crue du fleuve, l'empereur fait passer par un gué ses troupes, fond sur l'ennemi et le met en déroute. Le commandant de Skopiae, Romain, frère de Boris et fils de Pierre, et qui avait pris le nom de Syméon, lui livre la ville en échange des titres de patrice et de prépósite (τῶν κουβικουλαρίων?) et reçoit la stratégie d'Abydos. De là l'empereur se dirige vers Pernik, essaie de le prendre, mais rencontre l'opposition acharnée de Krakras et, sans succès, se rend à Philippopolis et de là à Constantinople ([48]).

Ce récit est fort suspect à plusieurs égards. L'itinéraire de l'expédition, non plus que la bataille du Vardar, ne se justifient pas par ce que nous savons sur le théâtre où se déroulait depuis des années la passe d'armes entre les belligérants. Mosynopolis constituait la base d'où l'armée impériale opérait, soit dans la direction de Philippopolis, soit dans celle de Thessalonique, ayant pour objectif, d'un côté, la forteresse de Triaditza et de l'autre, Vodéna, la clef de la capitale de Samuel, Ochrida. La ville de Triaditza, malgré les affirmations réitérées de Cédrénus qu'elle a été prise, ruinée ou restaurée, ne passa effectivement à l'empire qu'avec l'effondrement de l'État de Samuel. Jusqu'alors, elle resta un poste avancé de Samuel et, à l'Est de la ville, tout le territoire était soumis depuis la conquête de Tzimiscès à la domination de Byzance. Rien ne prouve que le pouvoir de Samuel ait jamais dépassé la ligne Philippopolis-Triaditza, en dépit des historiens bulgares, qui croient qu'il a conquis toute la Bulgarie orientale ([49]).

Dans ces conditions, il est peu probable que Basile ait risqué de pousser jusqu'à la lointaine Bidyne, en laissant derrière lui la forteresse menaçante de Triaditza, et de descendre de Bidyne, à travers un pays inconnu, à Skopiae, au bord du Vardar, pour y livrer bataille à Samuel.

([48]) CÉDRÉNUS, II, pp. 454-456.

([49]) G. SCHLUMBERGER, *op. cit.*, p. 58, aussi, en disant que « toute la péninsule des Balkans obéissait à Samuel ».

Sur un parcours de mille kilomètres en ligne droite, l'historien ne sait indiquer aucune étape, il ignore aussi qui était le courageux commandant de Bidyne qui résista huit mois de suite à la tentative de Basile. Que dire de la bataille du Vardar ? Elle est le fruit de l'imagination. Romain n'était pas commandant de Skopiae. S'il n'avait été qu'un simple commandant, il n'aurait pas eu besoin, certes, de changer de nom ou de prendre le nom de son grand-père Syméon D'après l'information nette de Yahya, Romain fut proclamé roi lors de son évasion en 986, et il était mort à l'époque de la bataille du Spercheios, en 997 ou 998, laissant la couronne à Samuel. Pour ce qui est des détails de la victoire du Vardar, — simple répétition de ceux de la bataille de Spercheios, — ils sont dénués de toute réalité. Un grand soldat, de talent incontesté et d'expérience, comme Samuel, ne se laisserait évidemment pas prendre deux fois au même piège, d'autant plus que les hautes eaux du Vardar, près de Skopiae, rendraient futile toute tentative de chercher un gué praticable, selon le témoignage de Zlatarski ([50]). Ce qui est encore inquiétant, c'est que l'empereur, après sa prétendue victoire, ne se dirige pas vers la capitale de Samuel, distante de cent kilomètres, mais se tourne vers l'Orient et fait trois cents kilomètres pour regagner Philippopolis. Bien plus, il cesse de le poursuivre durant de longues années, jusqu'en 1014. Cédrénus avoue que pendant l'expédition de Basile à Bidyne, Samuel poussa ses attaques jusqu'à Andrinople, ce qui ne faisait guère honneur à la stratégie de Basile. On se demande si ce n'est pas pour voiler la maladresse de l'empereur, dans ce cas, qu'on aurait donné une envergure imaginaire à une expédition

([50]) ZLATARSKI, *op. cit.*, p. 723, a vu les difficultés de l'expédition de Bidyne, mais il n'en a pas tiré les conclusions qui s'imposent, parce qu'il a voulu tirer parti de l'expédition de Bidyne en faveur de sa thèse favorite, à savoir que Samuel avait conquis aussi la Bulgarie orientale et que le but de Basile était de la lui enlever.

qui, en fait, n'avait probablement visé que la région de Triaditza, comme dans les campagnes antérieures.

La date de l'expédition (1002) n'est pas correcte, pas plus que celle des événements qui précèdent. Une légère retouche au texte permet d'ailleurs de rétablir la chronologie dans un ordre plus satisfaisant et, en conséquence, l'expédition en question se datera en 1006-1007 et les campagnes précédentes, de 1001 à 1005 ([51]).

A partir de l'expédition que nous venons d'examiner jusqu'en 1014, Cédrénus n'a rien à dire sur la guerre bulgare, sauf l'affirmation banale que l'empereur n'avait pas cessé de saccager, par des courses annuelles, le territoire ennemi.

D'après notre historien, Samuel, fatigué et affaibli, n'osait plus se mesurer avec l'empereur sur le champ de bataille et se tenait sur la défensive en se retranchant derrière un long mur qu'il avait bâti et garni de troupes,

([51]) L'expédition de Bidyne est datée de l'indiction ιε' = 1002; si on la corrige en ε' = V, on aura la date 1006-1007, bien d'accord avec Matthieu d'Edesse, qui place la dernière campagne contre les Bulgares avant la bataille de Kimbalongu, en 455 de l'ère armenienne, c'est-à-dire de mars 1006 à mars 1007. De l'indiction XV = 1002, CÉDRÉNUS, III, p. 454, passe à l'indiction VIII, 6518 du monde = 1009-1010, tandis qu'en admettant notre conjecture, l'intervalle se réduit. Il en sera de même de l'intervalle de 1002 à 1014, lorsque l'empereur reprend l'affaire bulgare. Le texte actuel de CÉDRÉNUS laisse l'empereur dans une inaction de douze années en face des Bulgares. D'après notre mise au point, il fait la guerre jusqu'en 1007; ensuite vient l'affaire de Jérusalem, en 1009-1010, suivie de celle de Lombardie, qui absorbe l'attention de l'empereur et ne lui permet pas de regagner le théâtre bulgare avant 1014.

Nous croyons pouvoir corriger en conséquence l'indiction ιγ' (=999-1000) en γ', et l'an du monde ,ϛφη' en ,ϛφιγ' (= 1004-1005) (CÉDRÉNUS, II, p. 452). Par là on restituerait la vraie date indiquée par YAHYA (p. 42), qui dit que l'empereur renouvela la guerre après qu'il eut conclu, avec le khalife Hakim, le traité de paix à la fin de 1000 ou au début de 1001, et que la guerre dura quatre ans, donc jusqu'en 1005. YAHYA s'est trompé sur la durée de la guerre; quatre ans, c'est la durée de la campagne de 991. Cette fois, l'empereur a été occupé par les Bulgares de 1001 à 1007. De cette manière, CÉDRÉNUS sera disculpé de la grave erreur que présente l'indiction XIII = 999-1000 comme date de l'expédition contre Triaditza, Preslav et Pliska, alors que l'empereur, en ces années, se trouvait en Orient.

pour barrer le passage à l'empereur par Kimbalongu et Kleidion, par où l'armée impériale avait l'habitude de pénétrer en Bulgarie

En 1014, Basile paraît devant ce passage, mais ne parvient pas à le forcer. Après des efforts infructueux il songeait déjà à se retirer, lorsque le stratège de Philippopolis, Nicéphore Xiphias, par un stratagème habile, sauve la situation : il conseille à l'empereur de rester à son poste pour attirer l'attention de l'ennemi. Lui-même fait une diversion et, passant derrière la montagne qui s'appelait Bélasitza (Balathista) et qui entourait le Kleidion du côté Sud, il prend les Bulgares à revers. Ceux-ci, mis en désarroi par l'attaque inattendue, tournent le dos; l'empereur franchit le défilé, poursuit l'ennemi qui fuyait en désordre et fait quinze mille prisonniers. Cela se passait le 29 juillet, indiction XII (=1014). Samuel réussit à se sauver avec son fils dans le château de Prilapon (=Prilep). Basile fait crever les yeux à quinze mille prisonniers, laissant un borgne par groupe de cent, pour qu'ils conduisent les autres auprès de Samuel. Le roi bulgare ne supporta pas ce spectacle barbare et mourut frappé de douleur et d'horreur.

Son fils lui succéda, le 15 octobre, indiction XIII (=1014). Il périt au bout d'un an, à la chasse, victime de la perfidie du fils d'Aaron, Jean Vladislav, à qui il avait jadis sauvé la vie ([52]).

D'après ce récit, la guerre serait donc finie. Pas du tout. Cédrénus reprend son récit pour nous faire part de ce qui s'est passé dans le même temps sur le front de Thessalonique. Samuel, allant en personne à la rencontre de l'empereur à Kleidion, a envoyé des troupes, sous le commandement de Nestoritzès, contre la ville de Thessalonique. Le duc de la ville, Théophylacte Botaniate, aidé de son fils Michel, repousse Nestoritzès et va rejoindre l'empereur. Celui-ci était déjà passé à Stroumitza après être

([52]) CÉDRÉNUS, II, pp. 457-459.

sorti du défilé. De là il arrive au château de Matzoukion, non loin de Stroumitza, et charge Théophylacte Botaniate d'aller en avant en traversant les hauteurs de Stroumitza pour déblayer le chemin de Thessalonique, où il voulait se rendre. Le général exécute avec succès l'ordre impérial, mais, lorsqu'ils prend le chemin du retour vers l'empereur, les Bulgares l'attaquent, taillent en pièces ses troupes et le tuent. L'empereur n'ose plus avancer vers Thessalonique; il rebrousse chemin et atteint, par le même défilé qu'il venait de franchir, la Zagoria, où se trouve le château de Méléníkos (=Melnik) et de là il part pour Mosynopole. Là, le 24 octobre, il reçoit la nouvelle de la mort de Samuel ([53]).

Examinons de près les opérations militaires de Kleidion et de Thessalonique. La topographie des batailles est assez connue. Les savants bulgares l'ont étudiée. Ils ont cependant commis une faute en postulant que l'armée impériale est partie de Mosynopole, et donc entrée en Bulgarie par Sérès et Demir-Hissar d'aujourd'hui. Aussi identifient-ils le Kimbalongu avec la plaine entre les lacs Boutkovo et Tachinos ([54]).

A notre avis, Basile est venu du Nord, de la ville de Philippopolis, en compagnie de Nicéphore Xiphias, duc de cette ville. Il est venu camper dans la région de Melnik et Petrič, la pointe extrême du Sud-Ouest de la Bulgarie actuelle.

Le Kimbalongu ([55]), « long champ », n'est pas une plaine, mais plutôt un plateau s'étendant de Petrič à l'Ouest et qui aboutit au défilé. Κλειδίον, formé par les montagnes de Belasitza et Ograyden et sillonné par le

---

([53]) CÉDRÉNUS, II, pp. 459-460.

([54]) *И. ИВАНОВЪ*, Бѣласицката битка, dans *Изв. Ист. Д-во, кн.* III (1911). ZLATARSKI, История, II. p. 730.

([55]) Κίμβα λόγγου (ou λογγος) est la forme valaque ou roumaine, *câpu lungu*, du latin campus longus, comme l'a montré I. Ivanov (ZLATARSKI. *op. cit.*, p. 730).

fleuve de Stroumitza. Nous voyons l'empereur, après la défaite de Botaniate, se replier sur Melnik et non pas sur Sérès, ce qui prouve que son point de départ était Melnik et non pas Sérès.

La manœuvre de Xiphias consiste en ce qu'il s'est avancé vers le Midi et puis s'est tourné vers l'Ouest et, en longeant la chaîne de Belasitza, est apparu derrière la position de l'ennemi.

L'histoire de Botaniate donne à réfléchir. On dit qu'il renverse Nestoritzès et accourt auprès de Basile πολιορκοῦντι τὸ ἐν τῇ κλεισούρᾳ του Κλειδίου δέμα, d'où il ressort que le défilé n'était pas encore forcé. Mais si Botaniate avait vraiment surmonté la résistance de Nestoritzès, il lui aurait été plus facile d'aller directement prendre Samuel à revers, donc de faire ce dont Xiphias devait se charger avec beaucoup plus de risque. Ensuite, Botaniate franchit avec l'empereur le défilé, arrive à Stroumitza et, de là, à Matzoukion, d'où il va, sur l'ordre de l'empereur, dégager de l'ennemi la route de Thessalonique. Il le fait, mais périt attaqué par l'ennemi sur son chemin de retour à Matzoukion auprès de l'empereur.

Cédrénus s'est trompé en situant Matzoukion près de Stroumitza, τὸ καλούμενον Ματζούκιον, τῇ Στρουμπίτζῃ δὲ προσεγγίζον. Le fort de Matzoukion se trouve au Sud-Ouest du lac Doyran, sur les bords du Vardar, à mi-chemin, à peu de chose près, de Stroumitza à Thessalonique, et s'appelle encore aujourd'hui Mačukovo [56].

L'erreur de Cédrénus porte à croire qu'il y a des éléments imaginaires dans l'histoire de Botaniate et que ses va-et-vient ont été inventés pour diminuer l'effet de son échec. Peut-être Botaniate a-t-il repoussé Nestoritzès et est allé rejoindre l'empereur, mais, arrivé à Matzoukion, il a été attaqué par les Bulgares et a péri avec toute son armée.

---

(56) ZLATARSKI, *op. cit.*, p. 737.

Zonaras, qui copie Skylitzès-Cédrénus, a omis tout l'épisode de Botaniate, assurément pour ne pas jeter de l'odieux sur les exploits de l'empereur ([57]). Les modernes parlent aussi de la victoire éclatante de Basile à Kimbalongu, mais à tort. Il est vrai que l'empereur parvint à forcer le fameux passage. C'est un succès, sans doute. Mais il est vrai aussi que ce succès fut rendu nul par suite du désastre de Botaniate : le vainqueur fut refoulé à son point de départ. Le seul gain de la campagne se réduit à quinze ou quatorze mille prisonniers, dont le traitement si barbare, que nous tenons pour une pure invention, est cependant caractéristique du sentiment de haine qu'on éprouvait envers les Bulgares à cause de leur résistance inflexible ([58]).

En somme, l'empereur Basile ne peut se targuer d'avoir écrasé Samuel : ce dernier resta inébranlable et mourut les armes à la main, sans fléchir devant son opiniâtre adversaire.

Basile était à Mosynopole lorsqu'il apprit la nouvelle de la mort de Samuel. Le cauchemar qui le poursuivait depuis tant d'années était dissipé. Il pourrait enfin respirer librement. Il quitte sur-le-champ Mosynopole pour entrer en Bulgarie et s'avance jusqu'à la Pélagonie, la région de Boutélion ou de Monastir d'aujourd'hui. Il met le feu au palais de Gabriel, fils et successeur de Samuel, à Boutélion, envoie des troupes contre les forts de Prilapon et de Stypeion (Prilep et Stip) et rentre par Bodéna à Thessalonique le 9 janvier 1015.

Au printemps, Basile retourne en Bulgarie pour étouffer la révolte qui venait d'éclater à Bodéna. Il prend la

---

(57) ZONARAS, XVII, 9, p. 564 (éd. Bonn). ATTALIATES, pp. 231 et sq., exalte, bien entendu, Michel Botaniate, le père de l'empereur Nicéphore, et en fait un martyr.

(58) CÉDRÉNUS, II, p. 458, au lieu de flétrir l'auteur de cette cruauté, reproche ironiquement à Samuel de n'avoir pas supporté, par manque de courage, le malheur de ses soldats aveuglés : καὶ τὸ πάθος οὐκ ἐνεγκὼν νεανικῶς καὶ εὐψύχως !

ville et déporte ses habitants à Boléron. Nicéphore Xiphias et Constantin Diogène, successeur de Botaniate à Thessalonique, reçoivent l'ordre de marcher contre la ville de Moglène (=Mogilo, sur le fleuve de Tzerna), dans la région de Monastir. Peu après, l'empereur les suit. La ville est prise et son commandant Helitzès se livre au vainqueur. Dométianos Kaukanos homme puissant et conseiller du roi Gabriel, fait également sa soumission.

En ce moment arrive une lettre de Vladislav, fils d'Aaron, annonçant qu'il vient de tuer Gabriel à Petriskos et que lui, maître du pays, est prêt à faire acte d'obéissance à l'empereur ([59]).

C'était un crime qu'avait commis Vladislav envers son sauveur d'autrefois, et aussi une faute fatale contre sa patrie déjà au seuil de la ruine. Au lieu de soutenir le roi, dont même l'historien officiel de Basile admire le courage, et de réunir des forces nationales autour de lui à un moment si critique, Vladislav, par sa conduite traîtresse, rendit un mauvais service à son pays. Nous reviendrons sur le mobile de son crime. Désormais, le sort de la Bulgarie est décidé et sa chute catastrophique est proche. Résumons les événements de ses derniers jours.

Vladislav se souilla d'un crime de plus en assassinant le prince de « Trymalie » et de « Serbie », Vladimir, l'un des proches de Samuel, dont nous préciserons plus loin la parenté, et voulut se rendre maître de la ville de Dyrrachium, qui se trouvait sous l'autorité de Vladimir. Basile passe à Achrida, la résidence royale de la Bulgarie, et pense à aller à Dyrrachium, mais la défaite de ses deux généraux Georges Gonitziatès et Oreste Aichmalotos, le retient. Il prend le chemin du retour vers Thessalonique

---

([59]) Petrisko se trouve près du lac du même nom, au voisinage du lac d'Ostrovo, comme on le voit sur la carte de Hachette; aujourd'hui, station de chemin de fer sur la ligne Edessa-Monastir. Petrisko est mentionné dans le *Stratégikon* sous la forme Peteriskon, § 181. VASSILIEVSKY n'a pu l'identifier.

et de là vers Mosynopole et rentre dans la capitale au mois de janvier 1016 (=6524 du monde) ([60]).

La même année, Basile part contre Triaditza, assiège le château de Pernikon sans pouvoir le prendre, après 88 jours de siège; le général Nicéphore Xiphias avait échoué avant lui devant la même place.

Au printemps, en 1017, l'empereur recommence la guerre et va assiéger la ville de Kastoria, mais sans aucun succès. Une nouvelle, transmise par le stratège de Dorostolos, Tzitzikios (=Čoğik), au sujet d'une invasion des Patzinakes en alliance avec Vladislav, détermine l'empereur à se retirer, mais, le bruit s'étant trouvé faux, il retourne et pille le palais de Samuel à Setainon (Sétène). Le duc de Thessalonique, Constantin Diogène, avait été envoyé contre Vladislav. Au moment où Vladislav s'apprêtait à attaquer le duc, l'empereur se précipite à son aide. Les Bulgares, saisis d'effroi, crient : « βεζεῖτε, ὁ Τζαῖσαρ ». Après cette victoire, Basile rentre à Constantinople, le 9 janvier 1018 (=6526 du monde) ([61]).

On trouve ensuite Vladislav aux prises avec Nicétas Pégonitès, stratège de Dyrrachium, sous les murs de cette ville. Il se bat à cheval en duel avec Pégonitès, d'après Michel de Devol et Michel Psellos, et trouve la mort après deux ans et cinq mois de règne (v. *Byzantion*, XII, p. 285).

C'est l'indépendance de la Bulgarie qui rend, avec Vladislav et à cause de lui, son dernier soupir. La démoralisation se déchaîne et gagne le pays d'un bout à l'autre avec une rapidité étonnante, et produit un spectacle humiliant. Les vaillants généraux de Samuel, ses compagnons d'armes trempés par les vicissitudes d'une lutte si tenace, si héroïque, vont plier, l'un après l'autre, devant leur

---

([60]) CÉDRÉNUS, II, p. 463.

([61]) CÉDRÉNUS, II, pp. 464 et suiv. L'an du monde 6526 ne s'accorde pas avec l'indiction ιε' = 15, qui doit être corrigé en α' = 1. Plus loin, la concordance se rétablit, p. 475, l'an du monde 6527, indiction II.

adversaire acharné d'hier et lui livrer docilement les forteresses qu'ils avaient défendues avec tant de courage et durant tant d'années.

A peine Basile a-t-il mis le pied à Andrinople que le commandant de Pernik vient avec son fils au-devant de lui et lui livre la ville. L'empereur va par Mosynopole à Sérès, et Krakras, le frère du commandant de Pernik, lui livre 35 places fortes. Dragomouzos cède Stroumitza et se présente, avec Jean le Chalde, à l'empereur. L'évêque David (ou Jean, selon Michel de Devol) apporte une lettre de la reine Marie, où elle se déclare prête à quitter son pays à certaines conditions. Bogdanos, chef des forts intérieurs, qui avait déjà fait preuve de zèle pour l'empereur en tuant son beau-père, recoit le titre de patrice, en récompense de ses forfaits. A Skopia, les meilleures troupes de Samuel, avec leur chef, le jeune Nicolitzès, passent à l'empereur et David Arianite s'y installe comme catépan de Bulgarie. L'empereur arrive à Achrida, capitale de la Bulgarie; il la pille, s'empare de toutes ses richesses et y nomme comme gouverneur Eustathe Daphnomèle. Là, la reine veuve Marie se présente à l'empereur avec toute sa famille : trois fils, six filles, et aussi les deux filles et les cinq fils de Gabriel. Le brave Nestoritzès, Zaritzès et le jeune Dobromir, le fils de celui qui avait livré Berrhoia à Basile, mettent bas les armes.

Les trois autres fils de Vladislav tentent d'organiser et de continuer la résistance, mais n'ayant pas rencontré de sympathies chez les chefs du pays, ils se voient obligés de se soumettre. Ibatzès seul décide de tenir encore, mais il tombe victime de la perfidie de Daphnomèle qui lui crève les yeux, et reçoit en récompense le gouvernement de Dyrrachium.

Le vieux Nicolitzès se confie encore une fois à la grâce de l'empereur, mais celui-ci le met aux fers et l'envoie en prison à Thessalonique. Enfin, à Kastoria, il reçoit les deux filles de Samuel. L'empereur croit sa mission finie,

prend le chemin d'Athènes, admire au Spercheios les monceaux d'ossements de la bataille d'Ouranos, rend grâces de ses succès à Dieu dans l'église de la Sainte-Vierge et rentre à Constantinople en grand triomphe, la couronne d'or en tête, les prisonniers, princes et princesses avec la reine Marie à leur tête devant son char, et le peuple le saluant du nom de Bulgaroctone, en 1019 (=indiction II, l'an 6527) ([62]).

Telle fut la fin tragique d'une page héroïque de l'histoire bulgare. Le nom de tueur des Bulgares convient à Basile, mais l'histoire lui refusera celui de vainqueur de la Bulgarie. Maître d'un grand empire, ayant à sa disposition une puissante armée et d'immenses ressources, Basile ne réussit pas, en trente ans de guerre, à abattre par les armes la résistance d'un petit État qui s'étendait à peine de Berrhoea à Triaditza et de Sérès à Dyrrachium. Combien de fois l'historien de Basile nous a-t-il déclaré qu'il a conquis ou détruit telles et telles villes et forteresses et, finalement, n'est-il pas obligé d'avouer, à notre surprise, que même les postes frontières les plus exposés au danger, comme Servia et Triaditza, n'avaient pas été enlevés aux Bulgares et qu'ils ne se rendirent qu'avec d'autres places à l'empereur, au moment de la liquidation de l'indépendance bulgare ? Les passions ou les ambitions martiales ne suffisent certainement pas pour faire des conquêtes. Il y faut encore et avant tout le talent militaire. Basile l'avait, mais à dose fort médiocre. On ne marque à son actif aucune victoire plus ou moins éclatante : les succès du Spercheios et de Kleidion reviennent à ses généraux Ouranos et Xiphias. Toujours est-il qu'il vint à bout de sa politique atroce et tua la Bulgarie, mais il la tua alors qu'elle était déjà morte et elle l'était avec la fin de Samuel, créateur et défenseur de la liberté de la Bulgarie. Qui était Samuel ?

([62]) CÉDRÉNUS, II, pp. 467-475.

II.

L'ORIGINE DE SAMUEL

On a été longtemps dans l'erreur au sujet de l'origine de Samuel, à cause d'une documentation fausse, tendant à en faire un fils de Šišman, roi bulgare.

Les documents en cause sont la *Charte de Pincius* et la *Liste de Zographos*.

Le premier porte la date de 994 et prétend qu'à cette époque régnait en Bulgarie un roi nommé Stéphanos et que son père était un certain Šišman. On a voulu identifier Stéphanos avec Samuel et en faire un fils de Šišman.

L'autre document est une liste des rois bulgares où, après Pierre. suivent Boris, Romain, Šišman. David et Samuel. On en a conclu que Šišman était le père de Samuel.

Or, ces documents se trouvèrent infirmés par la découverte de l'inscription de Samuel contenant le vrai nom de son père Nicolas. La critique n'hésita pas à constater la nullité absolue tant de la *Charte* que de la *Liste* : la première ne peut être de l'an 994, n'étant qu'une fabrication du XVI[e] siècle la seconde n'est pas non plus de l'an 1502, mais elle a été forgée à la fin du XVIII[e] ou au début du XIX[e] siècle, le nom de Šišman y étant inséré arbitrairement par son auteur. La question est donc définitivement résolue (1).

(1) Il est regrettable de voir les vétérans du byzantinisme, CH. DIEHL et N. JORGA, contribuer à perpétuer une erreur, en traitant encore « le comte Šišman » comme le père des Comitopoules, l'un dans son récent ouvrage, t. III de l'*Histoire du Moyen Age*, pp. 470-477 (*Histoire générale de* GLOTZ, Paris, 1936), l'autre dans *Histoire de la Vie Byzantine*, II, p 197 (1934). La *Charte de Pincius* (FARLATI, *Illyricum Sacrum*, III, p. 111) et la *Liste de Zographos* ont été examinées par ZLATARSKI dans l'*Annuaire de l'Université de Sofia* (1919-1920) et dans l'*Histoire du royaume bulgare*, II, p. 638, note 1 (en bulgare).

Cédrénus n'est pas précis sur l'origine de Samuel : d'après lui, Samuel est l'un des quatre frères dits Comitopoules, fils d'un puissant «comes» des Bulgares, ἐνὀςτῶν παρὰ Βουλγάροις μέγα δυνηθέντων κόμητος. Il n'en ressort pas nécessairement que le comes, son père, ait été un Bulgare de naissance. A cette incertitude, l'historien arménien Asołik oppose une déclaration de toute netteté : « Il y avait deux frères, dit-il, qui s'appelaient Komsajag; le nom de l'aîné était Samuel, de nationalité arménienne, originaire du canton de Derǰan. L'empereur Basile les avait emmenés avec la troupe mercenaire en Macédoine pour y combattre contre les Bulgares. A la première occasion favorable, ils firent défection et passèrent au roi des Bulgares, qui était eunuque. A cause de leur vaillance, ils atteignirent à un haut degré de gloire auprès de lui. Ensuite l'empereur Basile fit prisonnier, dans la guerre, le roi bulgare, l'eunuque châtré. Les Comitopoules occupèrent le pays bulgare et entrèrent en guerre acharnée contre l'empereur ».

Le texte d'Asołik (²) a paru en première édition en 1859, à Paris; la seconde édition, améliorée, en 1885, à Pétersbourg; en traduction russe d'Emin en 1864, à Moscou. Cependant, le passage concernant Samuel était connu depuis longtemps d'après l'ouvrage capital de M. Čamčean, publié en 1786 et rendu accessible depuis 1828 au monde savant par la traduction anglaise de J. Avdall.

Les byzantinistes avaient ignoré le précieux témoignage d'Asołik, et ceux qui en ont finalement pris connaissance l'ont traité avec une méfiance mal fondée (³). Pourtant,

---

(²) *Տիեզերական Պատմութիւն Ստեփաննոսի վարդապետի Տարօնեցւոյ. ի լոյս ընծայեաց Կ. Վ. Շահնազարեանց,* 1859 *Փարիզ։*

Ստեփաննոսի Տարօնեցւոյ Ասողկան Պատմութիւն Տիեզերական. Ս. Մալխասեանց. 1885. *Ս. Պետերբուրգ։*

(³) SCHLUMBERGER, *Epopée byzantine*, I, pp. 599, 648· II, p. 55, a déclaré les renseignements d'ASOŁIK, de Matthieu et de Samuel inexacts, en particulier sur la personnalité de Samuel et sur celle de Romain. Ce jugement est basé sur les commentaires erronés de DULAURIER, dans sa traduction de Matthieu d'Edesse, p. 383. En tout cas, ASOŁIK est hors

l'historien arménien méritait plus de considération qu'on ne lui en a accordé. Il est contemporain de Samuel, le seul contemporain qui parle de lui. Il a recueilli ses informations sur place, dans le Derǰan, patrie de Samuel. Le Derǰan est un des cantons baignés par l'Euphrate, à l'Ouest d'Erzerum, et a conservé son ancien nom jusqu'à nos jours. Asołik a eu l'occasion de visiter le Derǰan et a

---

de cause : Kurt n'est pas un nom propre, mais signifie châtré, comme l'a expliqué S. MALKHASIANTZ dans son édition d'ASOŁIK.

Les faits relatés par Matthieu d'Edesse sont exacts; son erreur ne porte que sur le nom Alousian, qu'il applique à Romain et à Jean Vladislav. On sait qu'Alousian était un des fils du dernier roi bulgare Jean Vladislav; en 1040, il occupait la charge de stratège de Théodosiopolis d'Arménie. Depuis Alousian, devenu populaire, Matthieu emploie son nom pour désigner les rois bulgares, comme un nom de famille. La date de la mort d'Alousian (= sc. Jean Vladislav) est une faute de copiste, ՆԿ (=460) pour ՆԿԵ (=465) de l'ère arménienne, à en juger par la date ՆԿԷ (=467) qui suit; la date précédente ՆԾԲ (=452) est également une fausse leçon pour ՆԾԹ (=459), la date du tremblement de terre qui eut lieu en 1011, d'après CÉDRÉNUS, II, p. 456.

Quant à l'historien Samuel, il n'a d'autres sources qu'ASOŁIK et Matthieu. Le roi châtré (= Romain) (*կուրտ* et non pas *կուտ*) d'ASOŁIK, il l'a identifié, en suivant Matthieu, avec Alousian. Le dernier roi, qui avait été tué par Basile, et dont la femme et les fils avaient été capturés, il l'appelle aussi Alousian, toujours répétant la faute de Matthieu, mais ce roi n'est pas le châtré (Romain), mais Jean Vladislav.

Il est étrange que GELZER, *Abriss der Byzantinischen Kaisergeschichte*; A. VASILIEV, *Histoire de l'Empire Byzantin*; S. RUNCIMAN, *A History of the first Bulgarian Empire*, aient complètement négligé ASOŁIK !

Il fallut attendre jusqu'à l'an 1925 pour entendre, enfin, une voix se lever en faveur de l'historien arménien. JORDAN IVANOV, **Произходъ на царь Самуиловия родъ** dans le **Сборникъ въ честь на В. Н. Златарски**, 1925, a reconnu l'origine arménienne de Samuel, mais il fait remonter son arrivée en Bulgarie à l'époque de Constantin Copronyme et de Léon Chazare, ce qui ne peut être accepté. Les noms Prousianos, Alousianos, Deleanos, Troïanos ne sont pas arméniens, comme il le croit.

N. N. ZLATARSKI connaît bien ASOŁIK, mais n'attache aucune importance à son témoignage concernant l'origine de Samuel, à ce qu'on voit par la manière de citer ASOŁIK : „**Тѣ били двама братя, които били наречини комсадцаги; името на по-стария било Самаель ... императоръ Василий ги бѣ довелъ съ наемнитѣ войски въ Македония**"... (**История на първото Българско Царство, часть II, р. 658**).

Le savant historien bulgare n'a pas trouvé nécessaire même de reproduire le texte complet, mais il a omis les mots concernant l'origine arménienne de Samuel. Et cela après l'article d'IVANOV, qu'il connaît !

passé quelque temps dans le couvent de Xlajor, dont il connaît le fondateur et le premier supérieur, le moine Sion, ainsi que ses deux successeurs, Pierre et Basile. Ce dernier était le supérieur du couvent lorsque notre historien arriva et jouit de son hospitalité pendant tout le carême et, en reconnaissance, consacra au couvent quelques notes de souvenir dans son ouvrage (4)

C'est dans ce couvent qu'il a puisé ses renseignements sur Samuel : les moines étaient bien qualifiés pour connaître l'origine de Samuel, issu de leur canton, et en informer leur hôte vénérable.

Les renseignements d'Asołik ne comportent décidément rien qui ait pu choquer les plus scrupuleux byzantinistes. Il n'écrit pas l'histoire de Samuel, mais fait quelques remarques à son sujet : il était Komsajag, Comitopoule, et il avait un frère; les deux frères avaient été envoyés par l'empereur, avec le corps d'infanterie arménienne, contre les Bulgares. Ce n'est pas Basile qui les avait fait venir de Derǰan, comme ce n'est pas lui qui avait formé le régiment d'infanterie arménienne. Le texte dit que l'empereur Basile avait envoyé les frères originaires de Derǰan avec le corps d'infanterie contre les Bulgares. Autant dire que les frères se trouvaient déjà au service de l'empire et qu'ils étaient déjà attachés à l'infanterie lorsqu'on les envoya au front bulgare. Asołik sait bien que le corps d'infanterie arménienne existait avant Basile, sous Tzimiscès.

Asołik dit ensuite que les Comitopoules avaient trouvé le moment propice pour passer au roi bulgare (c'est-à-dire aux Bulgares) et qu'ils avaient servi le roi, qui était un eunuque, et après la capture du roi ils s'étaient emparés du trône.

Il n'y a rien à reprocher à l'historien. Nous avons vu plus haut que le prince Romain avait été proclamé roi

(4) ASOŁIK, III, ch. 7.

après son évasion de Constantinople en 986 et qu'il était resté sur le trône jusqu'à sa seconde capture, à l'époque de la campagne de Basile, 991-995. Samuel n'a cessé de le reconnaître pour roi jusqu'à la nouvelle de sa mort. C'est alors qu'il a pris le titre de roi, en 997-998. Cela est contre Cédrénus, mais conforme à ce que dit Yahya. Il n'y a pas de choix à faire entre deux thèses, tout au moins à notre avis.

Le point le plus inquiétant consiste en ce que l'historien arménien connaît deux frères Comitopoules et non pas quatre, comme Cédrénus. Heureusement, on a, dans ce cas, un arbitre en la personne de Samuel lui-même. Écoutons ce qu'il dit à ce sujet dans sa fameuse inscription :

В<ъ> имя отъца и съ-
ина и стаго доуха а-
зъ Самоилъ рабъ бж<и>
полагаю память <отъц>-
у и матери и брат<у> <н>-
а кръстѣхъ си<хъ. Се>
имена усъпъш<ихъ: Ни>-
кола рабъ бжи <Рифими>-
ѣ Дав<ы>дъ. Написа <ся въ>
лѣто отъ сътв<орения миро>-
у ϛ : φ : α инъди<кта ϛ>.

« Au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit, moi, Samuel, serviteur de Dieu, je fais mémoire de mon père, de ma mère et de mon frère sur ces croix. Voici les noms des défunts : Nicolas, serviteur de Dieu; Ripsimé et David. Écrit en l'an de la création 6501, indiction VI (=992-993) » (5).

(5) Voyez УСПЕНСКІЙ, Извѣстія Русс. Арх. Института, IV (1899) et ИОР. ИВАНОВЪ, Български старини изъ Македония, Sofia 1931, p. 25.

Samuel commémore donc son père, sa mère et son frère David. Mais ses deux autres frères, Aaron et Moïse, pourquoi ne les a-t-il pas mentionnés ? Aaron avait été assassiné par Samuel et cela pouvait être une raison pour qu'il l'omît. Mais Moïse était resté sur le champ de bataille, luttant à côté de Samuel contre l'ennemi en **986**; pourquoi refuser de lui rendre le même honneur qu'à David ? Question grave qui, à l'appui du témoignage formel d'Asołik, pose le problème : les frères Comitopoules étaient-ils deux ou quatre ?

Avant de répondre, notons d'autres confirmations du monument de Samuel. L'inscription date de **992-993** et Samuel y est qualifié simplement de serviteur de Dieu, sans aucun titre royal. Ce recoupement est impressionnant, et prouve qu'en **993** Samuel n'était pas encore roi, ceci d'accord avec Asołik et Yahya, qui placent son avènement en **997-998**, après la mort de Romain.

Le monument donne au père de Samuel le nom de Nicolas; du nom de sa mère il ne reste que la dernière lettre -ѣ. Michel de Devol permet de le rétablir en témoignant que le père de Samuel s'appelait Nicolas et la mère Ῥιψίμη. Cela donne raison à Asołik sur un point tout à fait capital : sur l'origine arménienne de Samuel. Ripsimé est un nom exclusivement arménien (malgré son origine énigmatique), le nom d'une grande sainte de l'Église arménienne. Ainsi s'appelait la vierge qui se sauva en Arménie pendant la persécution de Dioclétien et fut martyrisée, avec toute sa suite, par le roi Tridate. Sa passion est insérée dans l'ouvrage de l'historien arménien Agathange. Depuis lors, Ripsimé n'a cessé d'être le nom le plus populaire chez les Arméniens jusqu'à nos jours. La sœur de Bagrat, aïeule des princes Taronites byzantins, portait ce nom (IXe siècle). La mère de Samuel, femme de Nicolas, est en tout cas une Arménienne. Marquart l'a reconnu, mais il a hésité à donner la même origine à Nicolas pour la raison que ce nom n'est pas arménien

Pourtant Nicolas n'est pas non plus un nom bulgare; la même raison déterminerait donc à lui refuser une origine bulgare. Les Arméniens, à Byzance, ne portaient-ils que des noms purement arméniens ? Le nom de Kekauménos n'est nullement arménien, mais son titulaire est un Arménien, un émigré nouvellement venu de l'Arménie. Les Arméniens passant au service de Byzance changeaient ou adoptaient, pour la plupart, des prénoms grecs, comme Bardan-Philippicus, Alexios-Mouselé, Constantin-Maniakès (pour Manak), Thomas-Artaban, Jean-Artavasd, Michel-Kourtik et tant d'autres.

Nicolas est peut-être un prénom ajouté au nom arménien inconnu du père de Samuel, comme c'est le cas pour Kekauménos, dont le nom arménien n'est pas conservé. On connaît ὁ Νικόλαος 'Αρτάβασδος, l'auteur d'un traité d'arithmétique, dont le manuscrit se trouve à la Bibliothèque Nationale, fonds grecs, n° 2428, fol. 194. C'est un Arménien, Artavasd, qui a pris le nom de Nicolas. Un autre Arménien, Artakas (= Artak), s'appelle Nicolas (6). Nicolas pouvait être un surnom du père de Samuel. Il n'est pas exclu qu'il pourrait être aussi son nom unique. Ce nom, avec le culte du fameux évêque thaumaturge, est devenu la propriété des peuples chrétiens. On le retrouve gravé en grec et en géorgien sur le mur d'une ancienne église d'Agarak, dans la région d'Erzerum. Le village est arménien; ce qui veut dire que le nom de Nicolas était populaire au moins chez les Arméniens chalcédonites.

Rappelons, enfin, que le fils du prince du Taron, Tornik, qui joua un certain rôle en 945 et 963 et qui était, par conséquent, un contemporain du père de Samuel (7),

(6) K Κωνσταντόπουλος, Βυζαντιακὰ Μολυβδόβουλλα, n° 381.

(7) *Les Taronites à Byzance; Byzantion*, XI (1936), p. 30. Rappelons qu'un Nicolas, percepteur des impôts de Chaldia, et connu en 914 (celui qui s'enfuit chez les Arabes), semble être originaire du pays. Un autre Nicolas était hétériarque sous Léon le Sage; son fils avait épousé la fille du fameux Stylianos l'Arménien, la sœur de l'impératrice Zoé.

portait, lui aussi, le nom de Nicolas. De toute façon, rien n'autorise à se méfier du témoignage d'Asołik. Il ne dit pas que Samuel était Arménien par sa mère, mais qu'il était de nationalité arménienne, donc Arménien aussi par son père.

Le nom de Ripsimé porte à croire que Nicolas l'avait épousée en Derǰan, sa patrie, car les femmes arméniennes changeaient leurs noms à Byzance encore plus facilement que les hommes. Les noms des fils de Nicolas, Samuel et David, sont à cet égard suggestifs. Ce ne sont pas des noms bibliques comme Moïse et Aaron, car ils avaient été, de bonne heure, adoptés par les féodaux arméniens, chez lesquels ils étaient devenus courants. Un des héros de Fauste de Byzance, un prince Mamikonien, porte déjà le nom de Samuel au IVe siècle; David Saharuni était curopalate et gouverneur byzantin de l'Arménie en 641. Il est probable que David et Samuel aient vu le jour en Derǰan.

Mais revenons à la question de l'identité de Moïse et d'Aaron. Cédrénus, en en faisant les frères de David et de Samuel, a contre lui non seulement Asołik et Yahya, qui distingue clairement la race de Samuel de celle d'Aaron ou, plus exactement, la race du Comitopoule de la race royale, mais encore l'inscription de Samuel.

Chez Yahya, Samuel apparaît toujours sous le nom de Comitopoule, tandis que le nom de Samuel sert à désigner le roi Pierre, et même Romain, apparemment par suite d'une confusion des noms Samuel et Syméon ([8]). Ce dernier nom, en effet, avait été le nom du père de Pierre, ou du grand-père de Romain, et Romain lui-même l'avait adopté lors de son avènement. En dehors de la confusion des noms, le reste ne fait aucune difficulté. Les deux princes évadés sont les fils de (Samuel=) Pierre, et le Comito-

---

([8]) G. SCHLUMBERGER, *op. cit.*, p. 143, a commis la même erreur, en disant que Romain prit le nom de *Samuel* !

poule n'est que le ghulam, ministre, du prince sauvé (=Romain). Celui-ci est proclamé roi et le Comitopoule commande son armée; après la capture du roi, le Comitopoule se charge de la direction de l'État et, à la nouvelle de la mort du roi prisonnier, il se déclare roi. A propos de l'assassinat du fils de Comitopoule (=Gabriel-Romain), Yahya dit qu'il fut assassiné par un chef des Bulgares, fils d'Aaron, parce qu'*Aaron appartenait à la race qui avait régné sur la Bulgarie* (9). Samuel donc était un usurpateur et Aaron légitime héritier du pouvoir royal. Ceci jette un jour nouveau sur les conflits des deux familles et fait comprendre les ressorts de drames comme l'assassinat d'Aaron par Samuel; comme celui de Gabriel, fils de Samuel, par Jean Vladislav, fils d'Aaron; l'assassinat de Vladimir, parent de Samuel, par le même Jean Vladislav, et jusqu'au conflit de Pierre Delianos, fils de Gabriel-Romain, avec Alousianos, fils de Jean Vladislav, conflit très significatif où Pierre soupçonnait Alousianos de trahison, προδοσίαν ὑποπτεύων, de même que Samuel accusait Aaron comme τὰ Ῥωμαίων φρονοῦντα et avec l'appui de l'empereur τὴν ἀρχὴν εἰς ἑαυτὸν σφετεριζόμενον; (10); tout s'éclaire.

L'appartenance de Moïse et d'Aaron à la souche royale ne paraîtra plus hypothétique si nous nous rappelons le conflit que le roi Pierre eut avec ses deux frères, Michel et Jean, qui conspirèrent contre lui, chacun à son tour, à la tête de partisans nombreux. La révolte de Jean était la plus dangereuse, car l'empereur Lécapène le protégeait, sans doute dans le but de tenir en respect le roi du pays. Le complot fut découvert et les coupables punis. Pierre enferma Jean dans un couvent. La cour byzantine réussit à le retirer du cloître et l'amener dans la capitale. Lécapène l'accueillit avec des honneurs, le maria à une Arménienne et l'installa à Césarée, καὶ γυναῖκα ἐκ τῆς ἑαυτοῦ πατρί-

(9) YAHYA = ROSEN, p. 58.
(10) CÉDRÉNUS, II, p. 435.

δος τῆς τῶν 'Αρμενιακῶν ὁρμωμένην ([11]). On ne sait malheureusement rien sur le reste de la vie de Jean. En supposant que Jean Vladislav doive son nom, comme c'était l'habitude, à son grand-père, il ne serait pas trop hasardeux de reconnaître ce grand-père dans la personne de Jean, frère de Pierre et, en conséquence, de faire de Moïse et d'Aaron les fils du même Jean. La tentative de celui-ci pour arracher la couronne à son frère Pierre se place en 928; son mariage, à cette même époque. Il est possible qu'après la mort de Pierre, en 969 ou, plus probablement, après la capture par Tzimiscès des princes héritiers Boris et Romain, Moïse et Aaron aient gagné leur patrie pour réclamer le trône royal, tout comme Alousian fuit de Théodosiopole en 1040. Ils auront pour associés les frères Comitopoules, David et Samuel, qui approuvaient peut-être leurs ambitions. Mais le retour subit de Romain, héritier légitime, change la situation : Samuel prend fait et cause pour l'héritier Romain contre Aaron, qui tombe victime de ses ambitions ou de ses actions traîtresses.

Moïse et Aaron ne sont pas de la famille des Comitopoules. La confusion tient, en premier lieu, à un trait commun aux deux familles : David et Samuel étaient d'origine arménienne, Moïse et Aaron l'étaient par leur mère. C'est déjà, en soi-même, un trait d'union de nature séduisante. Il en est un autre : la collaboration unanime durant de longues années et pour la même cause. N'oublions pas que Scylitzès-Cédrénus, qui parle de quatre frères Comitopoules, a écrit son œuvre presque un siècle après l'entrée en scène des frères. Ajoutons que les Byzantins ne se souciaient guère, en général, de la généalogie de leurs adversaires étrangers. Ils n'avaient même pas de notion précise sur l'identité des derniers membres de la famille royale bulgare, bien que ceux-ci, déportés à Byzance, fussent arrivés à une haute situation. Pour Scy-

(11) THEOPH. CONTIN., p. 419.

litzès-Cédrénus, Alousianos est ὁ τοῦ Ἀαρὼν δεύτερος υἱός [12], tandis qu'il était l'un des fils de Jean Vladislav. On retrouve la même erreur chez Psellos, encore qu'il l'ait connu en personne et admire ses qualités distinguées [13]. Catherine, fille de Jean Vladislav et épouse d'Isaac Comnène, était considérée comme fille de Samuel [14]. De même que la fille de Troïanos, mariée à Andronic Doucas, frère de Jean César, faisait croire que son père était le frère de Samuel, tandis qu'il était le fils de Jean Vladislav [15]. Que dire de Psellos qui abuse de son éloquence pour nous persuader que Délianos (dont il déforme le nom en Dolianos pour le dériver de δόλος) n'était qu'un « imposteur, de famille assez basse, un bâtard et non pas un rejeton légitime de la souche royale », par opposition avec Alousianos, « un légitime rejeton de la souche royale »[16] ? Heureusement nous savons, grâce à l'intervention de Michel de Devol, que Pierre Délianos était en réalité le fils de la première femme de Gabriel-Romain, fille du roi hongrois : il était donc doublement royal, tant du côté de son père que de sa mère.

Après de tels exemples, la confusion de Moïse et d'Aaron avec les Comitopoules ne doit pas sembler extravagante.

Le surnom de Κομητόπουλος pourrait, lui aussi, être discuté quant à son origine et à son sens réel. Ainsi se nommaient les frères, d'après notre chroniqueur, parce qu'ils étaient fils d'un κόμης d'entre les chefs bulgares les plus influents : ἑνὸς τῶν παρὰ Βουλγάροις μέγα δυνηθέντων κόμητος ὄντες παῖδες καὶ διὰ τοῦτο Κομητόπουλοι.

Cette explication, de caractère purement étymologique, ne nous enseigne rien sur l'essence du pouvoir du curieux

(12) Cédrénus, II, p. 531.
(13) Psellos (= éd. de E. Renaud), I, p. 79.
(14) Bryennios, p. 19.
(15) Bryennios, p. 106.
(16) Psellos (= éd. Renaud), I, pp. 76, 77, 80.

potentat qu'était le père des frères en question. Les savants bulgares ont exagéré la portée de ce passage de Cédrénus en prétendant qu'il s'agit ici d'une institution nationale, d'un *kmet*, mot d'origine slave et distinct du latin *comes* [17]. En foi de quoi, ils allèguent un passage dans les *Annales* de Hincmar, où il est question de la rébellion des chefs bulgares contre le roi Boris à cause de sa conversion au christianisme. Voilà la partie essentielle de ce passage : *proceres sui moleste ferentes, concitaverunt populum adversus eum, ut illum interficerent. Quotquot igitur fuerunt intra decem* COMITATUS *adunaverunt se circa palatium eius; ille vero cum quadraginta tantum octo hominibus... profectus est contra illam omnem multitudinem... Rex autem ex proceribus qui populum maxime adversus eum incitaverunt, interfecit numero quinquaginta duos, reliquam autem populum inlaesum abire permisit* [18].

Le mot *comitatus* a été interprété **кьметство**, d'une sorte de comté, et l'on a conclu à l'existence de dix comtés en Bulgarie, dont l'un serait le domaine du père des Comitopoules. Cependant il faut se garder de surestimer l'autorité d'Hincmar et d'exploiter, sans critique, son récit hagiographique, dans un but historique. Cédrénus connaît aussi, évidemment par une source hagiographique, la rébellion des chefs bulgares (τοῦ ἔθνους ἄρχοντες) [19], mais il ne parle pas de « dix comtés ». Chez Hincmar, le *comitatus* ne peut signifier *kmetstvo* « comté » : à cette époque, ce terme n'avait pas encore le sens de comté qu'il ne prendra pas avant la fin du XIe siècle. Hincmar emploie le mot *comitatus* dans le sens ordinaire de « région », « province ». De toute façon, on ne saurait

---

(17) N. VAN WIJK, *Slavia*, IV (1925), p. 209, s'est chargé de cette tâche difficile. ZLATARSKI, *op. cit.*, p. 635

(18) PERTZ, *Monum. Germ. Historica Scriptorum*, t. I, pp. 473-474.

(19) CÉDRÉNUS, II, p. 153.

se fonder sur le texte d'Hincmar pour affirmer que le mot *comitatus* désigne une unité administrative soumise à l'autorité d'un *comes*. Il est vrai, que dans quelques cas isolés, des *comites* bulgares sont mentionnés, mais à une époque plus ancienne. Un κόμης est cité dans l'histoire des prisonniers d'Andrinople qui se révoltèrent en 836-837 dans la région du Danube. Théophylacte, archevêque d'Ochrida, dans la *Vie des 15 martyrs*, parle d'un *comes* Ταριδῆνας sous le roi Boris Michel, et d'un autre, le *comes* Δίστρος, au temps du roi Syméon ([20]). Ce dernier figure également dans l'inscription de 904 sur une borne inscrite découverte en 1898 au village de Naris près de Thessalonique ([21]). Cela donne à croire qu'il y avait une région limitrophe de Thessalonique dont le chef portait à une certaine époque le titre de *comes*. Mais les régions de Thessalonique et de Stroumitza formaient le théâtre de la guerre de Samuel contre Basile; et il serait bien extraordinaire qu'à propos d'opérations, qui durèrent pendant plus d'une génération, les sources historiques, pourtant assez copieuses, ne nous eussent jamais parlé d'un *comes* de ces marches, si le titre et la fonction avaient existé à cette époque.

En tout état de cause, à l'époque de Samuel, on ne rencontre pas le titre de *Comes* = кьметъ ni кьметство. Bien des chefs illustres ont pris part à la lutte nationale contre Basile, comme Krakras, Dragomouzos, Bogdanos, Nestoritzès, Zaritzès, Dobromir, les frères Dométianos et Théodoros, Teichones, enfin Nicolitzès et d'autres. Nul d'entre eux n'apparaît comme porteur du titre de *comes*. Enfin, si le père de Samuel avait été le seul détenteur de ce titre,

---

([20]) MIGNE, *P. G.*, CXXVI, col. 201 et 213.

([21]) USPENSKIJ, dans *Izvěstija de l'Institut Russe de Constantinople*, t. III, p. 184; V. BEŠEVLIEV, *Prvoblgarski Nadpisi*, pp. 52 et 147; ZLATARSKI, *op. cit.*. p. 340. Voyez, sur cette inscription, le commentaire de H. GRÉGOIRE, *Bulletin de la Classe des Lettres de l'Académie*, XXIII, (1937), pp. 83 sqq.

on aurait connu son nom et gardé son souvenir, de quelque façon que ce soit. Tout cela est loin de favoriser la théorie qu'on tient pour indiscutable.

Dans l'incertitude où l'on est, qu'il nous soit permis d'avancer une conjecture en nous appuyant sur Asołik.

Nous avons vu que les frères Komsajag = Comitopoulos étaient attachés au corps des mercenaires arméniens. L'existence de ce corps se trouve attestée depuis Tzimiscès, et même depuis son prédécesseur Nicéphore Phocas. Il a rendu de grands services à Tzimiscès lors de la campagne contre les Russes en 971, et à l'empereur Basile en 986, en sauvant l'un et l'autre d'une situation grave ([22]). Plus tard, en 1030, l'empereur Romain Argyre, pendant la campagne de Syrie, bénéficia également des services du corps arménien, qui, selon le témoignage d'un auteur arabe, l'entoura, le défendit de ses flèches et le sauva ([23]). Les Arméniens se distinguèrent encore au cours de l'expédition de Nicéphore Phocas en Syrie ([24]).

Dans ces divers cas, il s'agit évidemment de la garde impériale, dite ἑταιρεία, dont l'infanterie arménienne, à ce qu'on voit, faisait la majeure partie.

L'organisation du corps *hetaireia* n'est pas suffisamment connue. Nous savons que son commandant s'appelait ἑταιρειάρχης et qu'on distinguait ὁ μέγας ἑταιρειάρχης et ὁ μικρὸς ἑταιρειάρχης, de même qu'il y avait ἡ μεγάλη ἑταιρεία et ἡ μέση ou μεσαία ἑταιρεία, d'où il est à déduire qu'il y avait ἡ μικρὰ ἑταιρεία et ὁ μέσος ἑταιρειάρχης ([25]).

On mentionne également οἱ ἑταιρειῶν πάντες ἄρχοντες, ὁ ἑται-

([22]) S. RUNCIMAN, *The first Bulgarian Empire*, p. 225, croit que les détails racontés par ASOŁIK sur la campagne de 986 sont imaginaires S'il entend l'intervention de l'infanterie arménienne, il a tort.

([23]) KAMAL-AL-DIN, cité par ROSEN = *Basile Bulgaroctone*, p. 319.

([24]) ABU'L-FARAĞ, chez HASE, dans son édition de LÉON DIACRE, p. 381.

([25]) *De Ceremoniis*, pp. 553, 576, 607. GEORGES-LE-MOINE, pp. 846-847. Voir BURY, *The Imperial Administrative System in the ninth Century*, pp. 106-108.

ρειάρχης μετὰ τῶν ἀρχόντων τῆς ἑταιρείας (26). Ce sont certainement les chefs des subdivisions d'*hetaireia*. Quels étaient les noms officiels de ces subdivisions et de leurs chefs ? On ne le sait pas. Il est toutefois probable que l'*hetaireia* avait la même organisation que les corps tagmatiques, c'est-à-dire qu'elle se composait des unités dites βάνδα et commandées chacune par un κόμης.

Les corps thématiques avaient également chacun une troupe d'ἑταιρεία sous le commandement d'un κόμης (27).

Or, il nous semble que le père des Comitopoules portait le titre de *comes* en qualité de chef d'un *bandon*, soit dans le corps d'ἑταιρεία, soit dans un des détachements des corps tagmatiques, qui se trouvaient en Macédoine et en Thrace, sous le commandement, comme l'a démontré Bury, des τοποτηρηταί. Cela nous expliquerait parfaitement l'incertitude qui avait plané sur l'identité d'un si modeste titulaire, l'incertitude qui, après la brillante entrée en scène des Comitopoules, amènera à en faire rétrospectivement « un *comes* d'entre les puissants seigneurs » du pays, épithète vague, reconstituée en quelque sorte d'après le nom et les qualités des fils (28).

---

(26) CÉDRÉNUS, II, p. 635. *De Cerimoniis*, p. 518.

(27) PHILOTHEUS, *Cletorologium* (= *De Cerimoniis*), p. 716 (= éd. BURY, p. 139).

(28) Notons, à titre d'information, que d'après YAHYA = ROSEN, p. 5, un Arménien nommé Samuel fomenta, en 978, une sédition à Antioche contre Ubaid-Allāh, gouverneur de la ville, mais il échoua et prit la fuite. Il était partisan de Skléros, comme tant d'Arméniens. Son nom et la date de son apparition font penser à Comitopoulos, Samuel étant un nom presque étranger à l'onomastique byzantine avant Comitopoulos. On peut identifier le rebelle Samuel avec Comitopoulos en admettant qu'il se trouvait au service de l'empereur lorsqu'il passa à Skléros, comme le fit Σαχάκιος Βραχάμιος, l'un des sept conjurés de Tzimiscès, ou le patrice Kuleiba = Κουλεπι, un autre Arménien, gouverneur pour Skléros d'abord d'Antioche et puis de Mélitène. Après s'être réconcilié avec l'empereur, Samuel aurait été envoyé en Macédoine, comme Grégoire Taronite, qui avait fait cause commune avec Skléros, mais plus tard fut nommé stratège de Thessalonique. Dans des conditions qui nous échappent, Samuel aurait passé aux Bulgares, et depuis 980 on le voit

III.

AŠOT ET SAINT VLADIMIR

L'histoire romanesque d'Ašot, le fils de Grégoire Taronite, est bien connue. Samuel attaque le gouverneur de Thessalonique, le magistre Grégoire Taronite, et fait prisonnier son fils Ašot. La fille de Samuel, qui s'appelait, d'après Michel de Devol, Miroslava, tombée amoureuse du jeune prisonnier, demande à son père la permission de l'épouser, sous menace de se donner la mort en cas de refus. Samuel est obligé d'acquiescer à sa demande; il célèbre le mariage de Miroslava avec Ašot et nomme son gendre à Dyrrachium ἐπὶ φυλακῇ τάχα τῆς χώρας. Les jeunes époux s'entendent pour fuir à Constantinople : un vaisseau byzantin, qui mouillait dans les eaux de Dyrrachium, les prend à son bord et les amène à la capitale. L'empereur Basile leur fait un accueil honorable : Ašot est élevé à la dignité de magistros et sa femme à celle de patrice

---

lutter pour la cause bulgare, de même que Nicolitzès, qui n'était pas non plus un Bulgare d'origine et qui, de 983 à 986, occupait le poste de duc de Larissa, se montra dans la suite comme un champion de la liberté bulgare.

Un fait cependant semble s'opposer à notre conjecture. Samuel avait épousé la fille de Chrysélios de Dyrrachium et en avait un fils, Gabriel-Romain, déjà adulte en 986, ce qui nous amène à placer le mariage de Samuel vers l'an 970. Il serait hâtif d'en déduire que Samuel se trouvait déjà à cette époque en Bulgarie, puisque nous ne savons pas depuis quand Chrysélios lui-même s'était installé à Dyrrachium. Cette ville formait avant Samuel une stratégie byzantine, et c'est Samuel qui l'avait conquise. Chrysélios n'est pas un nom bulgare, et l'on n'a pas d'autre preuve pour le considérer comme un prince indigène. Cossara, fille de Chrysélios, est sensée être hérétique au même sens que « le péché de Samuel et l'hérésie des Novatiens et des Arméniens ». Cela veut dire qu'on croyait qu'ils appartenaient à la communauté des Pauliciens ou des Bogomiles. Dès lors, Χρυσήλιος n'aurait-il pas la même origine que Χρυσόχειρ? Léon Melisssénos, le général bien connu de Basile, doit son nom à Mélissa ou Melitta (d'où Μελισσοπέτριον), ville de Coloneia, aujour-

ζωστή. Or Ašot était en possession d'une lettre de Chrysélios, dynaste de Dyrrachium, par laquelle son auteur s'engageait à livrer la ville à l'empereur en échange de la dignité de patrice pour lui et pour ses deux fils. La proposition est acceptée et la ville livrée au patrice Eustathe Daphnomèle [1].

Cédrénus, l'auteur de ce récit, ne connaît pas le nom de la fille de Samuel, Μιροσθλάβα, Miroslava, que nous a gardé l'évêque de Devol [2]. Il ne sait pas non plus que Chrysélios était le grand-père maternel de Miroslava. Le mariage de celle-ci, selon Cédrénus, se place après la bataille de Spercheios : ὁ Σαμουὴλ δὲ πρὸς τὰ οἰκεῖα ἀνασωθεὶς γαμβρὸν ἄγεται ἐπὶ τῇ αὐτοῦ θυγατρὶ 'Ασώτην [3]. Mais à quelle date

d'hui Melet (changé par le gouvernement turc en Hamidié), à quelques kilomètres de Koyli-Hissar. Coloneia était une des régions occupées par les Pauliciens. D'après le mémorial d'un Évangile arménien, écrit en 1223, « dans la région arménienne de Nicopolis, appelée Akšar et surnommée Melissa, dans la ville de Khawn », le nom de Melissa s'appliquait aussi à la région (*Catalogue des manuscrits des Méchitharistes de Venise*, I, p. 423). Or, les sources arabes appellent Mélissène « isāba' al dhahab », litt. χρυσοδάκτυλος, qui est l'équivalent de Χρυσόχειρ (ROSEN, *Basile Bulgaroctone*, p. 240). Chrysocheir, homme « à la main d'or », donc « libéral », « magnifique », a un sens; Chrysélios, homme « au soleil d'or », n'a pas un sens satisfaisant. Mais il en aura un si l'on y voit un arménisme. Le mot arménien *arev*, « soleil », signifie également « vie », sens courant depuis l'époque classique jusqu'à nos jours; d'où les expressions : *z-arev hatanel*, « couper le soleil », « tuer »; *z-arev pargevel*, « faire don du soleil », « épargner la vie »; *arev-šatutiun*, « longévité », « bonne santé » = εἰς ἔτη πολλά; le nom propre *Arev-šat*, littéralement πολυ-ήλιος. Donc χρυσήλιος, homme « à la vie d'or », signifierait « homme heureux, fortuné ». Son nom et son hérésie nous conduisent vers le milieu des Arméniens pauliciens. En admettant que Chrysélios était un ressortissant de Coloneia, au lieu de supposer qu'il se trouvait déjà à Dyrrachium lors du mariage de Samuel, il serait tout aussi naturel de conjecturer qu'il était déjà beau-père de Samuel, et que comme tel il avait reçu Dyrrachium de son gendre.

(1) CÉDRÉNUS, II, p. 451.

(2) PROKIĆ, *Die Zusätze*, p. 29, § 14.

(3) CÉDRÉNUS, II, p. 451.

eurent lieu la fuite des conjoints et celle de deux frères Chrysélios ? Le texte de Cédrénus peut donner à penser que tous les événements qu'il résume se sont passés simultanément.

Nous avons déjà dit qu'il ne fallait pas s'y méprendre, en rappelant la manière dont notre chroniqueur fait l'historique du sujet qu'il traite, dans un paragraphe. D'après une autre source Dyrrachium a été livré en 1005 : *rediit Durachium in manus imperatoris per Theodorum* (4).

Ce Théodore est le fils du dynaste Chrysélios, dont le second fils s'appelait Nicolas. En 1033, Nicolas prend la forteresse de Perkri à l'Arabe Aleim, qui la cédait à l'empereur contre le titre de patrice : καὶ τὸ φρούριον μὲν παρειλήφει ὁ πατρίκιος Νικόλαος ὁ Βούλγαρος, ᾧ Χρυσήλιος τὸ ἐπώνυμον (5). Aleim, mécontent du peu de considération que l'empereur avait accordé à son fils à son arrivée dans la capitale, assiége la forteresse et la reprend; la garnison de six mille hommes est taillée en pièces et il semble que Nicolas y périt également. Peu après, Nicétas Pégonitès reconquiert la forteresse.

Le frère de Nicolas, Théodore, est mentionné dans les événements de la révolution de l'an 1057; ὁ πατρίκιος Θεόδωρος ὁ Χρυσήλιος avec d'autres personnages avait juré de rester fidèle à l'empereur Michel, mais ils revinrent tous sur leur décision à l'approche de l'armée rebelle (6).

La reddition de Dyrrachium en 1005, malgré l'attestation formelle de Lupus, ne semble pas être certaine. Cédrénus dit que l'offre de Chrysélios a été accueillie par Eustathe Daphnomèle. On se demande s'il n'a pas anti-

(4) LUPUS PROTOSPATHARIUS, *Monum. Germ. Hist. Scriptores*, t. V, p. 57.

(5) CÉDRÉNUS, II, p. 502. Περκρί est l'ancien château Berkri, aujourd'hui Perkri-kala, près de la pointe septentrionale du lac de Van. CÉDRÉNUS le signale comme ἔγγιστα Βαβυλῶνος (!).

(6) CÉDRÉNUS, II, pp. 635-636.

cipé sur l'événement survenu plus tard, en 1018, lorsque Eustathe fut nommé stratège de Dyrrachium. Durant toute la guerre de Samuel, on ne parle pas de cette ville ni de ses stratèges. C'était un poste important qui pouvait servir de base pour prendre Samuel de flanc, si Basile en avait vraiment été possesseur. On ne voit pas non plus Samuel opérer contre ce poste qui menaçait ses derrières.

D'autre part, en 1005 et ensuite jusqu'à la mort de Samuel, le calme régnait entre les belligérants, Basile ayant interrompu ses attaques. On était très loin de l'issue fatale de la guerre. Il n'y avait rien de grave qui aurait poussé Chrysélios à trahir son maître et à vendre la ville à vil prix.

Tout change après la mort de Samuel et l'assassinat de son fils Gabriel-Romain. Le malheur s'abattit aussi sur Dyrrachium. Tant que régnait Vladimir, prince de « Trymalie » et des régions proches de Serbie, ἠρεμίαν εἶχε τὰ ἐν Δυρραχίῳ. Pourquoi sa mort devait-elle avoir une répercussion sur le sort de Dyrrachium ? Après l'assassinat de Gabriel-Romain, Vladimir s'était soumis à Jean Vladislav, le meurtrier de Gabriel. Peu après, Jean Vladislav tua aussi Vladimir et alla à plusieurs reprises attaquer Dyrrachium. Donc Vladimir avait quelque rapport avec Dyrrachium. Quel rapport ? Le contexte de Cédrénus n'est pas tout à fait clair : il faut l'élucider.

Vladimir était « gendre de Samuel », ὁ ἐπὶ θυγατρὶ τοῦ Σαμουὴλ κηδεστής. Michel de Devol corrige : ὁ ἐπὶ θυγατρὶ Θεοδωρίτου τοῦ Σαμουὴλ κηδεστής(7). Prokić veut lire Θεοδώρᾳ (pour Θεοδωρίτου), fille présumée de Samuel. Mais la note de l'évêque Michel est autographe et il vaut mieux laisser son texte tel qu'il est et tenir Théodorite pour Théodore, fils de Jean Chrysélios, seigneur de Dyrrachium. Le qua-

(7) CÉDRÉNUS, II, p. 463

(8) CÉDRÉNUS, II, p. 447

lificatif τοῦ Σαμουήλ indique la parenté de Théodorite avec Samuel, dont il était le beau-frère : il était par là « un samuélien ». De la même façon, Cédrénus appelle le roi ibérien Georges τὸν τοῦ κουροπαλάτου Δαβὶδ Γεώργιον ([8]). Georges n'était pas le fils de David, mais un lointain parent, pour ainsi dire, un « couropalatien ».

Vladimir était donc l'homme de Samuel et c'est la raison pour laquelle Jean Vladislav le tua. Sa mort amoncela des nuages autour de Dyrrachium. Cela veut dire tout simplement qu'il était le maître de la ville et que celle-ci n'était pas encore passée à l'empereur. L'offre de Chrysélios et l'occupation par Eustathe Daphnomèle de Dyrrachium ne se justifient pas en 1005. L'histoire de Dyrrachium se présente autrement. Il semble que c'est après l'assassinat de Gabriel-Romain que Chrysélios soit entré en relations avec Basile au sujet de Dyrrachium, qu'il préférait céder à l'empereur plutôt qu'à Jean Vladislav. Vladimir est intervenu pour revendiquer la ville et l'a occupée après la désertion des Chrysélios. Il a reconnu l'autorité de Jean Vladislav et assuré ainsi la tranquillité de la ville prise. Mais peu après, Jean Vladislav, violant le serment donné par l'entremise d'un évêque, mit à mort Vladimir et vint prendre Dyrrachium. La ville s'oppose à l'assassin de son prince. Basile, se trouvant à Achrida, est prêt à porter secours à la ville et à faire valoir ses droits sur elle, mais il est empêché par l'activité d'Ibatzès. On voit ensuite le général Nicétas Pégonitès, « stratège de Dyrrachium », défendant cette ville contre Jean Vladislav. Le duel qu'il engage avec Jean se termine par la mort de celui-ci ([9]). Basile, averti, arrive à Ochrida, y laisse comme « archon » Eustathe Daphnomèle, et se rend à Diabolis. Eustathe réprime Ibatzès qui, après la mort de

---

([9]) H. GRÉGOIRE, *Sur Nicétas Pégonitès*, dans *Byzantion*, XII (1937), p. 285.

Jean, avait assumé la défense du pays, l'emmène auprès de l'empereur, et, en récompense, est nommé stratège de Dyrrachium. « Après avoir réglé, à son gré, l'affaire de Dyrrachium, de Coloneia et de Dryinoupolis, et avoir muni les thèmes de troupes et de stratèges », l'empereur quitte Diabolis. On voit qu'il s'agit de l'organisation des nouvelles conquêtes, y compris Dyrrachium. Le passage de Cédrénus relatif à la reddition de cette ville par Jean Chrysélios ne s'accorde pas avec le témoignage de Lupus qui attribue la reddition à Théodore. Il semble que la mention de Daphnomèle au même passage regarde sa nomination en 1018.

Les frères Chrysélios ont quitté Dyrrachium presque en même temps que d'autres chefs bulgares, en 1015-1016. Les Bulgares capables de porter les armes ont été transportés en Arménie dans le Vaspurakan, τοὺς μὲν οὖν ὅπλα δυναμένους κινεῖν εἰς Ἀσπρακανίαν ἐκπέμπει ὁ βασιλεύς [10]. En apparence, Nicolas Chrysélios se trouvait parmi ces Bulgares et on le retrouve encore à Berkri en 1033.

Le cours des événements, tel qu'il est exposé ici, se confirme par le récit du prêtre de Dioclea. Ce qui nous intéresse surtout, c'est ce qu'il raconte sur Vladimir, dont la vie offre, dans l'exposé de cet auteur, une ressemblance frappante avec ce que nous savons d'Ašot. Voici l'histoire de Vladimir, dont la mort tragique a fait un grand martyr serbo-bulgare.

Samuel, roi bulgare, se met en campagne contre Vladimir, qui, ne voulant pas se soumettre à lui, se retire dans le « mons Obliquus ». Un de ses joupans le trahit, comme jadis Juda, et veut le livrer à Samuel. Vladimir déclare à ses gens qu'il est prêt à se sacrifier comme un bon pasteur pour ses ouailles. Samuel le fait prisonnier et

(10) CÉDRÉNUS, II, p. 462.

l'amène à sa résidence Prespa. Vladimir est en prison. Un ange apparaît et lui annonce sa délivrance prochaine et son martyre.

La fille de Samuel, Cossara, inspirée par le Saint-Esprit, demande à son père de lui permettre d'aller, avec ses servantes, dans la prison pour laver aux prisonniers la tête et les pieds.

La jeune fille vit parmi les prisonniers Vladimir, qu'elle trouva *pulcher in aspectu humilis, mansuetus atque modestus, et repletus sapientia et prudentia Domini*, et conversa avec lui. Elle fut émue de sa jeunesse, de sa beauté et ayant appris qu'il était de souche royale, elle s'arrangea pour le délivrer de ses chaînes. Elle se jeta aux pieds de son père et l'implora ainsi : « *Mi pater et domine, scio quia daturus es mihi virum sicut mos est, nunc ergo si tuae placet magnitudini aut des mihi virum Vladimirum regem quem tenes in vinculis aut scias me prius morituram quam alium accepiam virum.* »

Samuel fait alors sortir Vladimir de sa retraite, l'envoie au bain, le revêt d'habits précieux et célèbre son mariage avec Cossara. Il le rétablit dans son royaume et *dedit ei terram et regnum patrum suorum totamque terram Duracenorum*. En même temps Samuel permet à l'oncle de Vladimir, Dragimarus, d'entrer en possession de la *terre de Tribunia*.

Vladimir mène, avec sa femme Cossara, une « vie sainte et chaste ». Peu après, Samuel mourut et son fils Radomir (=Gabriel-Romain) lui succéda. Celui-ci affronta Basile avec le même courage que son père et conquit « tout le territoire jusqu'à Constantinople ». Basile, découragé, cherche les moyens de faire périr Radomir : il exhorte Vladislav à le tuer comme Samuel avait assassiné son père. Vladislav accomplit la volonté de l'empereur et assomme Radomir à la chasse. L'assassin invite ensuite chez lui Vladimir. Sa femme, Cossara, va elle-même pour éprou-

ver la bonne foi de Vladislav. Cossara est reçue avec beaucoup de bienveillance. Vladimir, rassuré, se rend alors auprès de Vladislav, après que ce dernier lui eut promis la sécurité par l'intermédiaire de deux évêques et d'un ermite. Vladislav tend quand même un piège contre la vie de Vladimir sur son chemin. L'ange le sauve, mais lorsqu'il arrive à la cour de Vladislav, à Prespa, on le met à mort, le 22 mai. Cossara fait transporter son corps à Kraina, sa résidence, et l'enterre dans l'église Sainte-Marie.

Vladislav conduit son armée contre Dyrrachium pour s'en rendre maître, selon la promesse de l'empereur. Il campait devant la ville, lorsqu'un soldat armé et à l'image de Vladimir lui apparut, et il se mit à crier à voix haute : « Currite, *mei milites,* currite *et defendite me, quia Vladimirum occidere me vult; et haec dicens surrexit de solio suo ut fugeret, statimque percussus ab angelo corruit in terram et mortuus est corpore et anima* ».

Dragamirus, oncle de Vladimir, lui succède, mais il subit le même sort que Vladimir. Sa femme, enceinte, partit auprès de son grand-père à Bosna et là elle mit au monde un fils, Dobroslav. Celui-ci épousa une petite-fille de Samuel et en eut cinq fils : Goyslav, Mihala, Saanec, Radoslav et Predimir. L'empereur Basile recommence la guerre pour conquérir la Bulgarie, Rassa, Bosna et la Dalmatie. Dobroslav se soumit, mais secrètement il excitait ses sujets contre la domination grecque. La revolte éclata et tous les chefs grecs furent massacrés.

L'empereur envoya contre Dobroslav le général *Armenopolos : unum ex ducibus suis nomine Armenopolos.* Dobroslav l'attaqua et le tua : *gladio percussit atque de equo in terram proiecit.*

L'empereur envoya contre lui une autre armée, sous le commandement du toparque *Cursilius : exercitum misit Durachium mandans cuidam Cursilio toparchae qui illis diebus Durachium totamque terram Duraccinorum tenebat.* Dobroslav le vainquit avec le même succès et Cursilius

succomba à ses blessures sur le chemin de la fuite : *in quo loca posita est crux quae usque hodie crux Cursilio vocatur* (11).

Ce récit est fort édifiant, car il illustre la manière dont les pieux moines déformaient parfois l'histoire et défiguraient les personnages historiques. On discerne nettement les lambeaux dont cette pièce est cousue : lambeaux arrachés de toutes parts.

L'auteur du récit sait, par Cédrénus, que la femme de Vladimir était la fille de Samuel. Mais son nom n'était pas Cossara, mais Théodora, d'après les savants bulgares. Nous verrons à l'instant que Cossara est un nom curieux qui cache l'origine de celle qui le porte, dans le sens que nous avons supposé ci-dessus. Toutefois la fille de Samuel, qui s'était éprise du prisonnier de son père, s'appelait Miroslava et non pas Cossara; de même que le prisonnier était Ašot et non pas Vladimir. C'est lui qu'on envoya avec sa femme à Dyrrachium auprès du grand-père de Miroslava. La menace de la jeune fille amoureuse de se donner la mort si son père l'empêchait de se marier avec le prisonnier se retrouve, chez Cédrénus, mise dans la bouche de Miroslava et concerne Ašot : ἡ παῖς ἐρωτικῶς διατεθεῖσα ἐξάξειν ἑαυτὴν ἠπείλει, εἰ μὴ νομίμως αὐτῷ συναφθείη (12).

Il serait téméraire de penser que deux cas analogues, deux aventures romanesques toutes similaires, eurent lieu dans la famille de Samuel : ses deux filles, tombées dans les mêmes conditions amoureuses de deux prisonniers, mariées et envoyées avec leurs maris dans la même ville

---

(11) PRESBYTERI DIOCLEATIS, *Regnum Slavorum. De regno Dalmatiae et Croatiae*, lib. VI, 1646. Nouvelle édition par F. Šišić : *Srpska Kr. Akademija, pos. izs.*, Knj. LXVII, philos. i. philol. Spisi, Knj. 18, Beograd-Zagreb, 1928, pp. 331 sqq. (texte); cf. pp. 121 sqq., une étude sur les sources de la légende de S. Vladimir. M. Šišić considère en somme que la valeur historique de tout ce récit est très faible. Il ne remonterait même pas, d'après lui, à une véritable source hagiographique.

(12) CÉDRÉNUS, II, p. 451.

de Dyrrachium! La vérité est beaucoup plus simple : on a trouvé le roman d'Ašot assez beau pour en gratifier un autre héros populaire, Vladimir, un autre gendre de Samuel ([13]). Conséquemment, on a inventé un conflit entre Samuel et Vladimir pour faire de celui-ci un prisonnier de Samuel. Vladimir était le prince de Tribunia et de Serbie; on en a fait un prince de Dyrrachium pour l'y installer, après son mariage, à l'exemple d'Ašot. La Tribunia (et peut-être la Serbie) est dévolue à l'oncle de Vladimir.

Vladimir apparaît sous l'image d'un ange à Jean Vladislav, son assassin, et le fait crier : *currite*. C'est évidemment une reproduction *mutatis mutandis* de la scène où les soldats de Vladislav criaient : βεζεῖτε, ὁ Τζαῖσαρ!

La mort tragique de Vladimir est presque le seul fait historique; tout le reste repose sur une falsification de l'aventure d'Ašot et de Miroslava, avec quelques accessoires hagiographiques.

Le souvenir d'Ašot et de Chrysélios n'est pas tout à fait effacé dans le récit du Prêtre de Dioclea.

Le prince Dobroslav, le successeur de Vladimir, correspond à la figure historique de Stéphane Voïslav, d'après l'avis unanime des savants. En 1040 Stéphane se souleva contre la domination byzantine, chassa le stratège Théo-

---

([13]) M. H. GRÉGOIRE écrivait déjà en 1935, dans son étude sur l'*Origine bulgare* de « La Tempête » de Shakespeare, *Bulletin de l'Institut archéologique bulgare*, IX, p. 93 : « Qu'y a-t-il de vrai dans ce charmant récit, qui a le tort de ressembler beaucoup à un autre roman, celui des amours et de l'union d'une autre fille de Samuel, Miroslava, avec l'Arménien Ašot, autre prisonnier de son père ? Nous l'ignorons. » Rappelons que M. H. Grégoire voit, dans ce même roman, la source « de la *Tempête*, et singulièrement des amours de Ferdinand et de Miranda (=Miroslava ?) ». L'intermédiaire entre le Prêtre de Dioclée et Shakespeare serait un roman italien remontant à un ouvrage historique comme le *Regno degli Slavi*, de M. ORBINI (1601), qui traduit en italien le « Diocleas ».

phile Eroticos, et battit l'armée conduite par Georges Probata l'eunuque ([14]). Constantin Monomaque donna l'ordre au stratège de Dyrrachium, Michel, le fils du logothète Anastase, d'aller repousser l'audacieux prince de Serbie qui avait commencé à dévaster les pays voisins, soumis à l'autorité de l'empereur. Le prince serbe Stéphane attira le général byzantin dans le fond du pays, lui coupa la retraite et anéantit toute son armée ([15]).

Le Dobroslav du récit du prêtre de Diocléa représente Stéphane Voïslav, mais au lieu des généraux historiques, Théophile, Georges et Michel, qu'il ne connaît pas, il en mentionne deux autres chargés de leur rôle. L'un s'appelle Arménopolos, l'autre Cursilius. Qui sont-ils ? Il est étonnant que personne n'ait aperçu que le premier, Arménopolos, n'est qu'Ašot, « fils d'un Arménien »; le second, Cursilius, est bien Chrysélios, toparque ou πρωτεύων de Dyrrachium. Ašot et Chrysélios avaient quitté Dyrrachium et passé à l'empereur. Dès lors, notre récit a quelque raison d'en faire les généraux byzantins envoyés pour combattre Dobroslav, cousin germain de Vladimir. La précieuse réminiscence d'Ašot et de Chrysélios, le prêtre de Diocléa la doit sans doute à une légende populaire, qui se sera maintenue grâce à « la croix de Cursilius ». C'était probablement une pierre commémorative dédiée à la mémoire d'un membre de la famille de Chrysélios. On en a fait le tombeau de Cursilius, le fameux toparque de Dyrrachium.

Après qu'on eut dépouillé Ašot de ses parures, de ses attributs, pour les appliquer à Vladimir, on l'a forcément transporté à une autre époque, à celle de Voïslav.

La forme Cursilius du nom de Chrysélios est de nature à nous éclairer sur l'origine du nom de Cossara que porte

---

([14]) CÉDRÉNUS, II, p. 526.

([15]) CÉDRÉNUS, II, p. 543.

la femme de Vladimir. Cossara n'est autre chose que la forme féminine de Cursilius = Chrysélios : Cossara provient de *Corsara* par l'assimilation de *r* à *s*, et *Corsara* remonte à *Corsala*. Ce nom prouve nettement que Vladimir avait pour femme la fille de Chrysélios et non pas celle de Samuel. Donc, notre conjecture se trouve justifiée que Théodorite de Michel de Devol est Théodore Chrysélios. La tradition populaire a bien retenu ce fait, tandis que l'auteur de notre récit, dans la partie où il dépend du texte actuel de Cédrénus, donne la femme de Vladimir pour fille de Samuel.

Vladimir apparaît ultérieurement sous le nom de Jean-Vladimir. C'est sous ce double nom que le connaît le moine Païsij de Chilendar ([16]). D'où vient ce nom supplémentaire ? Certainement d'une confusion avec Jean Vladislav. En effet, Païsij ne connaît pas Jean Vladislav, l'ayant assimilé à Vladimir. Il a commis une grande faute : du fils de Samuel, Radomir-Gabriel, il a fait deux personnages distincts.

Radomir, tué par un empereur grec et non pas par Jean Vladislav, a eu pour successeur Jean-Vladimir, tandis que Gabriel a été chassé par les Bulgares et remplacé par Jean, fils d'Aaron. Païsij ignore que ce dernier s'appelait Jean-Vladislav et ce n'est pas celui-ci, d'après lui, qui a tué Vladimir, mais « sa femme, qui était une Grecque, avec son beau-père, un magistre ». Ces criminels « n'avaient aucune affection pour Vladimir, car ils confessaient en secret une hérésie, tandis que Jean-Vladimir était réputé pour sa vie pieuse et son orthodoxie »

C'est une curieuse allusion à l'origine étrangère, voire arménienne, de la femme de Vladimir et que notre auteur tient pour la fille de Samuel, et à Ašot, le magistre. Toute la confusion tient à ce que le pieux Païsij a voulu que Jean

(16) ПАИСИЙ ХИЛЕНДАРСКИ, История Славѣноболгарская, p. 28. София 1925.

Vladimir fût un roi bulgare et non pas serbe; et à cette occasion il remarque que dans la traduction grecque de la vie de Vladimir on le donne pour un prince issu de rois serbes, alors qu'il appartenait à la race royale de Bulgarie. Une pareille déformation ne peut être, à son avis, que l'œuvre d'un méchant Grec ou Serbe. Ainsi le bon moine blâme les autres sans « voir la poutre dans son œil ».



Nous tenons pour un agréable devoir de remercier ici M. Henri Grégoire et M. Paul Orgels, qui ont eu l'obligeance de lire les épreuves de ce mémoire et de faire maintes corrections; en particulier les observations compétentes de P. Orgels nous ont été fort utiles.

Nous sommes également reconnaissant à l'Académie Royale de Belgique d'avoir publié le présent mémoire.